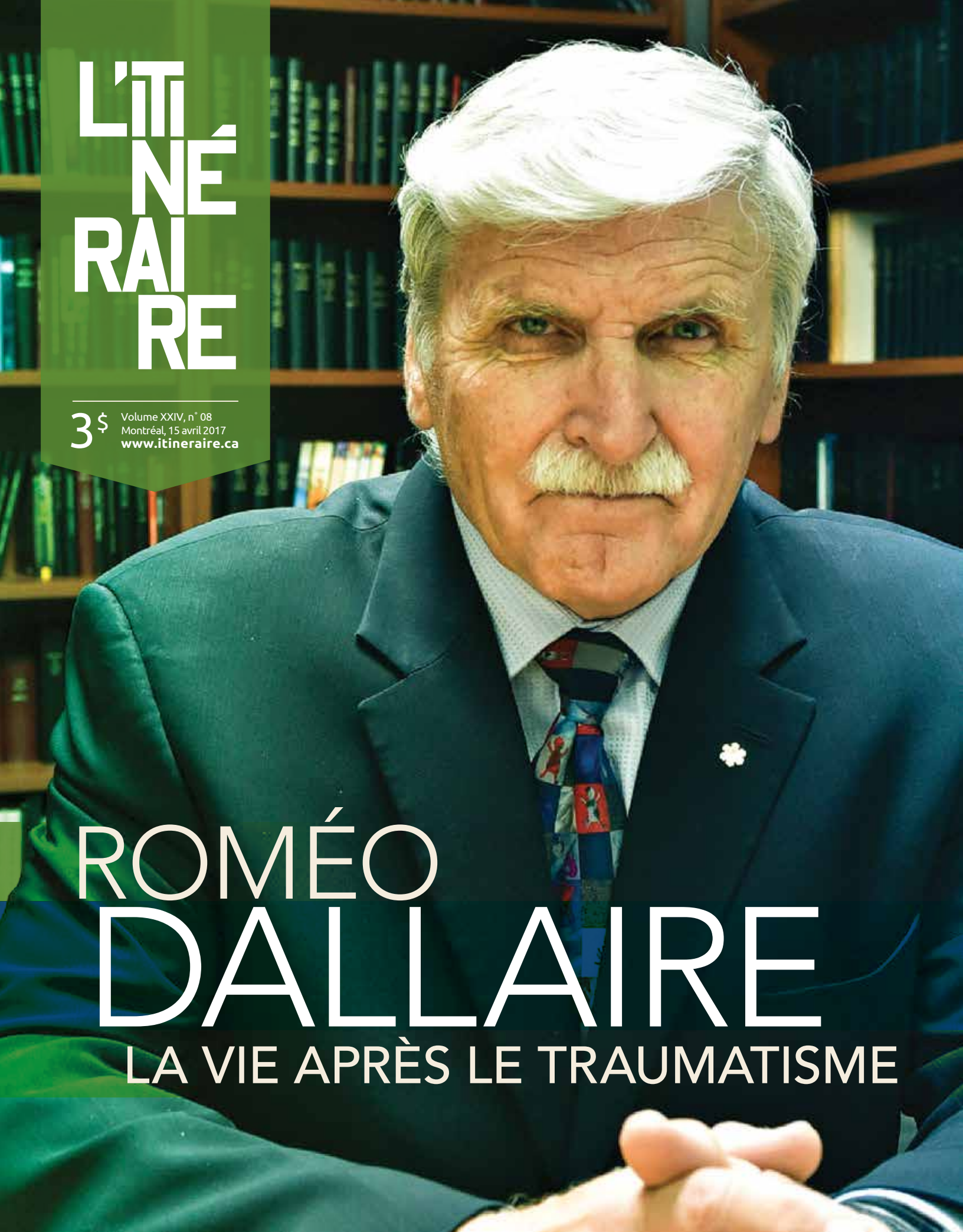


A portrait of Roméo Dallaire, an older man with white hair and a mustache, wearing a dark blue suit, a light blue shirt, and a colorful patterned tie. He is seated in front of a bookshelf filled with books. His hands are clasped in front of him.

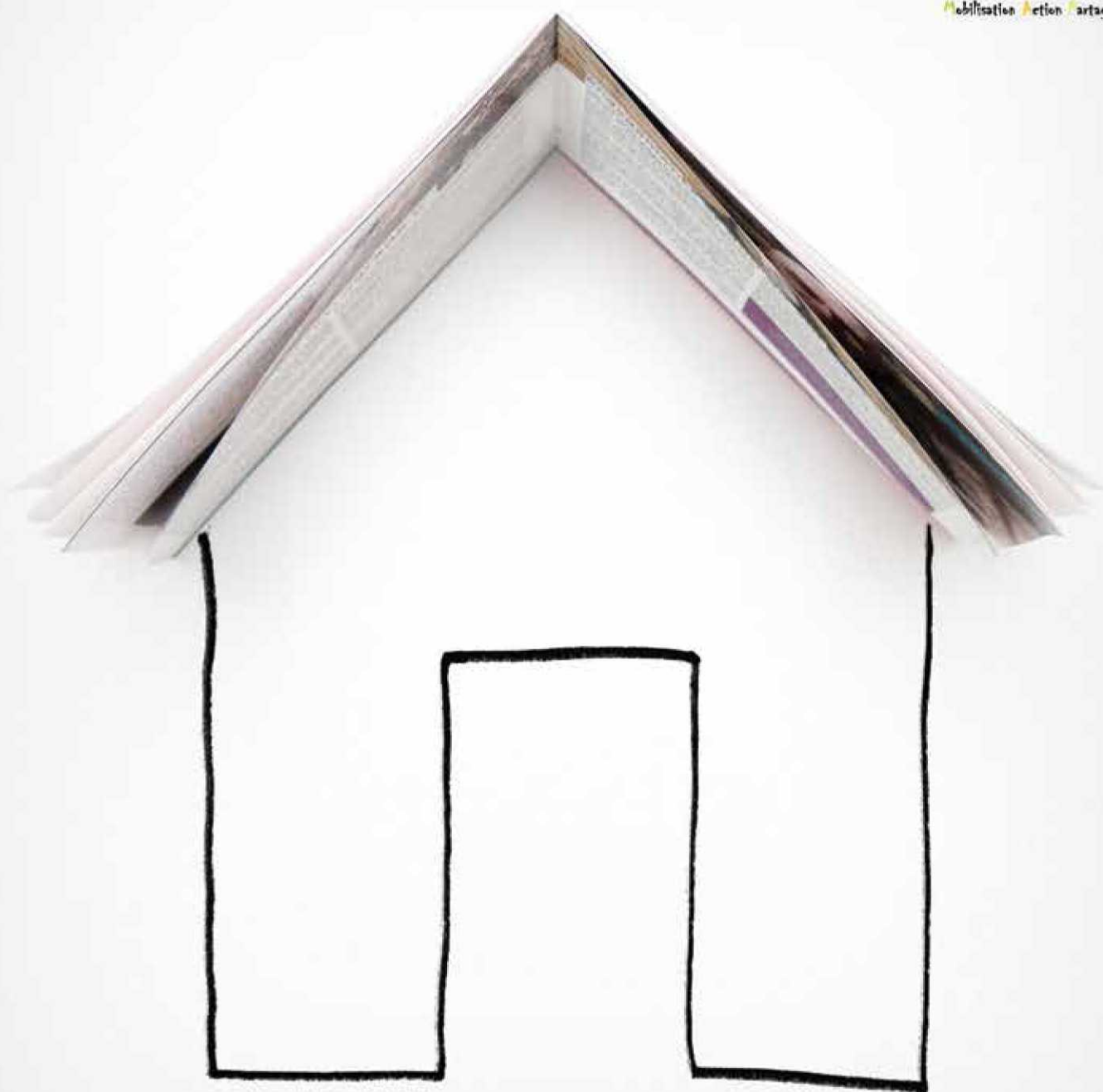
L'ITINÉRAIRE

3\$

Volume XXIV, n° 08
Montréal, 15 avril 2017
www.itineraire.ca

ROMÉO DALLAIRE

LA VIE APRÈS LE TRAUMATISME



L'itinéraire, c'est aussi de l'aide au logement.
Merci de nous aider à poursuivre notre engagement envers la société.
itineraire.ca/faire-un-don

**L'IT
NÉ
RAI
RE**

ZOOM sur Céline

Nom Céline Marchand | Camelot n° 1166

Âge 52 ans | Point de vente Saint-Denis / Ontario

Céline a vécu beaucoup de souffrances. Peu sont nommées dans son portrait, car elle ne peut en parler, mais on entrevoit à travers son amour pour L'itinéraire ce qu'elle a pu traverser. C'est une femme sensible et courageuse qui se livre aujourd'hui avec beaucoup d'émotions, et non sans difficultés : « On dirait que je veux en revenir à moi mais que je fuis de l'autre côté ».

Retour dans sa famille après six ans en famille d'accueil

Née sur le Plateau Mont-Royal, Céline perd sa mère alors qu'elle n'a qu'un an et demi. Son père, ouvrier, et veuf avec quatre enfants, ne peut la garder à cause de son jeune âge. Elle est placée en famille d'accueil, ce qui « a fait des dégâts ». À l'âge de sept ans, elle revient dans sa famille, retrouve son père, sa sœur et ses deux frères et vit une enfance heureuse. « Mon père, c'est mon héros, il a eu énormément de courage de s'occuper de ses enfants au moment où il a perdu sa femme. »

« Ce n'était jamais assez »

Titulaire d'un diplôme d'études collégiales en lettres, elle n'a pas eu d'emploi dans ce domaine. « Pourquoi, je n'en parlerai pas. » Elle a travaillé dix ans pour la Ville de Montréal et a occupé plusieurs emplois dans un hôpital. Mais peu importe ce qu'elle faisait, ce n'était jamais assez : « Même si j'y mettais toutes mes forces et mon énergie, on n'était jamais satisfait de moi. » Elle a eu des « moments très très malheureux », des choses qu'elle a mal vécues. Elle parle peu de ses expériences passées. « Je ne veux pas être dans l'apitoiement, dans la détresse », mais on devine, à demi-mot, que son parcours a été plus que difficile : « On me disait : "Ça n'a pas d'allure la vie que tu as eue, ça s'est pas de survivre à des affaires comme ça." »

2009 : l'année où tout a basculé

« C'est comme si je ne voulais plus la voir cette foutue date. » Ce sont des mots très

forts que Céline emploie pour parler de ce moment-là : tout a « éclaté », « basculé », « explosé ». Céline perd son emploi, son appartement, l'aide dont elle bénéficiait, son « chum », recherché par l'immigration. « Et là, je me suis ramassée à la rue, complètement en dépression, complètement à terre... Quand ça a cassé, ça a vraiment cassé. »

Trois ans d'itinérance, à rester à des places un mois, deux semaines, trois jours. Elle a vécu beaucoup de jugement, de détresse, de découragement, mais a toujours gardé espoir. C'est ce qui l'a sauvée. Un jour, elle a rencontré une camelot, drôle, souriante. « Elle avait l'air tellement heureuse cette fille-là, pis elle m'a dit : "Écoute Céline, va donc à L'itinéraire". »

« Un des moments les plus heureux de ma vie »

Ça lui a pris du temps pour en arriver là. Elle explique avoir eu des préjugés « épouvantables » envers les gens de la rue. Mais en 2013, elle était décidée, prête à faire « tous les sacrifices ». C'est avec beaucoup d'émotions que Céline nous parle de son arrivée à L'itinéraire. « J'ai trouvé la maman que j'ai cherchée toute ma vie. Elle m'a aimée, nourrie, comprise, protégée... Des fois, elle m'a remise à ma place, j'en avais besoin aussi, mais toujours d'une façon juste, correcte et aimable. C'est un grand compliment que je leur fais, parce que ce n'est pas n'importe qui qui pourrait être ma mère. »

Elle a enfin l'impression d'être au bon endroit, où les changements sont synonymes de positif et non plus de négatif. Elle a réalisé à quel point elle aimait les membres de sa famille et a renoué avec eux. Elle apprend à faire confiance, à se dévoiler, et avance à son rythme, étape par étape.

À travers son portrait, elle souhaite faire passer un message à ceux qui vivent une détresse : une famille les attend pour les aider « à recoller tous les morceaux ».

Par Laëtitia Thélème,
bénévole à la rédaction
Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine L'itinéraire.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue.

Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef du développement social par courriel à : c.e.lavery@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédactrice en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, JENNIFER PITOSCIA, CHARLOTTE POITRAS, LAÉTITIA THÉLÈME, GUILLAUME VIGNEAULT, PAUL VANASSE
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, ARIANE CHASLE, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE
Photo de la une : MILTON FERNANDES

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Intervenante psychosociale : SOFIA SHLIKOV
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs : ALEXANDRE PÉLOQUIN - Camelot de L'itinéraire
GABRIEL BISSONNETTE - Camelot de L'itinéraire
PIERRE SAINT-AMOUR - Camelot de L'itinéraire
ISABELLE MONETTE - Fondation CSN
KATHERINE NAUD - Cusss Centre-Sud de Montréal
CATALIN CARACAS - Ranger Design
Représentant des camelots : YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire : 2103, Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

PARTENAIRES MAJEURS

Canada

Québec

Ville-Marie
Montréal

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

Desjardins

QUÉBECOR

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

stm

CAFÉ
BROSSARD™

UK
upperkut

ic
imprime
emploi
L'IMPRESSION RESPONSABLE

exeko

LA PRESSE +

Fondation du Grand Montréal

FONDATION
J. ASHARD
BOMBARDIER

RESAC
RECHERCHE EN SANTÉ ALIMENTAIRE

fondation
Carmand Normand

L'ŒUVRE
LÉGER
Pour la dignité humaine
sur Québec en dans le monde

Great-West
Assurance Vie

London
Life

Canada-Vie

MOISSON MONTRÉAL

CREP

Centre de
recherche
sur le
bien-être
de la
population
Montréal

LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE™

L'itinéraire EST MEMBRE DE

insp
International
Network of
Street Papers

AMECO
Association des
marchés
économiques
de la région
de Québec

Peter-McGill
University

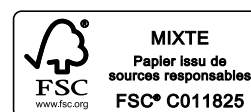
RAPSIM
Réseau
d'assistance
personnelle
et sociale
inc.

Centre-Sud

Chambre
de commerce
de l'Est
de Montréal

CHANTIER
DE L'ÉCONOMIE SOCIALE

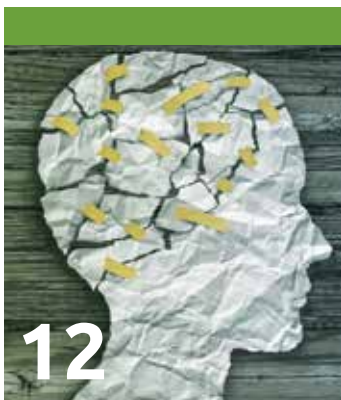
RIOCM





MOTS DE CAMELOTS

Sylvain Pépin-Girard	11
Mostapha Lotfi	11
Lorraine Sylvain	11
Réal Lambert	27
Gisèle Nadeau	27
Jacques Élyzé	27
Bill Economou	43
Maxime Valcourt	43
Cindy Rose	43

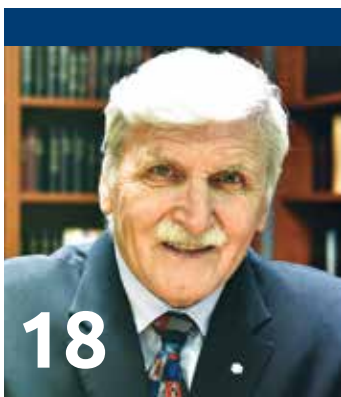


DOSSIER

VIVRE AVEC UN STRESS POST-TRAUMATIQUE

- Stress post-traumatique
Chauffeurs d'autobus éprouvés
- Reconnaître un événement traumatique
- Stress post-traumatique chez les militaires
Tout pour un chien d'accompagnement

Par Alexandra Guellil



EXPOSITION

ROMÉO DALLAIRE LA VIE APRÈS LE TRAUMATISME

Comment vit-on après avoir vécu l'enfer sur terre ? Est-il possible de retrouver une vie « normale » après avoir été témoin des atrocités du génocide rwandais ? Le lieutenant-général Roméo Dallaire signe son troisième ouvrage *Premières lueurs, mon combat contre le trouble post-traumatique*.

Par Roger Perreault

SOMMAIRE

15 avril 2017
Volume XXIV, n° 08

ÉDITORIAL	7
Sujets à réflexion Par Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT	8
Par Alexandra Guellil	
RÉGIONS	9
Ottawa : <i>L'Itinéraire</i> à l'université Par Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT INTERNATIONAL	10
OPINION	24
Revenu minimum garanti, pour ou contre ? Par Mathieu Thériault	
ENTREVUE	28
Conversation avec un pédophile Par Jo Redwitch	
DÉCRYPTAGE	30
Agir avant qu'il ne soit trop tard Par Jo Redwitch	
COMPTES À RENDRE	32
Le temps des semences Par Ianik Maril, <i>économiste indépendant</i>	
INFO RAPSIM	33
Budget Morneau - Le fédéral et la lutte à l'itinérance Par Amélie Panneton, <i>organisatrice communautaire au RAPSIM</i>	
CARREFOUR	34
CULTURE	35
Printemps autochtone d'Art 3 Se réapproprier nos racines Par Jean-Guy Deslauriers	
ENTREVUE	38
Réalité virtuelle : Un futur à notre portée Par Lucette Bélanger	
VIE DE QUARTIER	40
Arrondissement Saint-Laurent Par Saïd Farkouh	
BD	42
Par Isabelle Raymond	
DÉTENTE	44
À PROPOS DE L'ANGOISSE	46

MOTS DE LECTEURS

On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

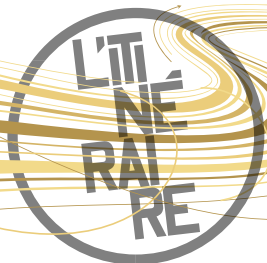
Des lettres courtes et signées, svp !

L'appétit vient en donnant.

itineraire.ca/faire-un-don



DE LA
SURVIE



À LA

VIE

Oui, j'appuie L'Itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itineraire.ca

JE FAIS UN DON DE : ☐ 40 \$ ☐ 50 \$ ☐ 75 \$ ☐ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici : ☐

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

☐ 12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

☐ 6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION ☐ Mme ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

☐ Chèque au nom du Groupe communautaire L'Itinéraire

☐ Visa ☐ MasterCard

N° de la carte : _____

Expiration : _____ / _____

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'Itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

ÉDITORIAL

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND
RÉDACTRICE EN CHEF

Sujets à réflexion

D'entrée de jeu, je vous dirais que la présente édition contient des reportages « hard ». Des sujets pas faciles, mais qui suscitent des émotions et une réflexion sur la fragilité – et les forces – qui nous habitent tous.

En effet, discuter de trouble de stress post-traumatique (TPST) avec le général Roméo Dallaire, qui a été témoin direct des atrocités du génocide rwandais, de même qu'avec le père d'un soldat qui a connu les horreurs de la guerre en Afghanistan met en lumière les terribles séquelles vécues par ces hommes. Cependant, nos reportages mettent également en lumière leur résilience et leur espoir de les surmonter.

On se souviendra qu'il y a plusieurs années, Roméo Dallaire avait vécu très publiquement la période la plus pénible de sa vie. Ce général à la carrure militaire et au fort caractère s'était littéralement échoué après avoir été au centre d'un des pires cauchemars humanitaires de notre histoire, l'un qui l'a laissé brisé et isolé.

C'est au moment le plus sombre de sa vie qu'il a crié à l'aide, mais la réponse n'est pas venue des Forces armées canadiennes à qui il a consacré toute sa vie. Il aura fallu qu'il se tourne vers le côté des Américains pour comprendre, puis tenter de surmonter cet état que l'on nomme désormais trouble du stress post-traumatique.

En exposant publiquement la profonde détresse qu'il avait vécue, le général a été l'un des catalyseurs pour amorcer une franche discussion sur ce désordre psychologique et dévastateur. Et, grâce à lui et à d'autres, les choses commencent à changer tranquillement, non seulement au sein des forces armées, mais chez les policiers et premiers intervenants qui font face à des situations extrêmement stressantes et dramatiques.

En parler

De tout temps la thérapie par la parole, le partage et l'entraide font partie de la solution chez les gens qui ont été marqués au fer rouge par la vie. Roméo Dallaire et ses semblables, ainsi que des civils l'ont compris.

En effet, nous avons presque tous vécu d'importants traumatismes au cours de nos vies. Selon les statistiques, les trois quarts de la population canadienne et québécoise seraient atteints d'un TPST après avoir subi un événement qui les a marqués profondément, qu'il s'agisse d'un accident, d'une agression sexuelle, d'un incendie ou tout autre occurrence qui a fait craindre pour notre vie.

De plus, ces événements entraînent souvent d'autres problèmes connexes comme l'alcoolisme, la dépendance aux médicaments ou des douleurs physiques. L'isolement, la honte et la culpabilité sont également le lot des survivants. Et, chose certaine, ces chocs laissent des traces indélébiles. Mais elles ont l'avantage de s'estomper avec le temps, et surtout quand on accepte d'en parler et de chercher de l'aide.

Si on ne peut pas revenir « *comme avant* », comme le souligne le général Dallaire, on peut ressortir grandi et apte à aider les autres, en choisissant cette voie. C'est ce qui est encourageant chez l'être humain.

Sujet choquant

Autre reportage choc dans cette édition, celui proposé par notre camelot-rédactrice Jo Redwitch. Animée d'une forte volonté de comprendre ce qui anime l'être humain dans ce qu'il a de plus lumineux et de plus sombre, Jo a réalisé, depuis un an et demi, des articles sur d'anciens détenus, la justice réparatrice et les travailleuses du sexe en abordant ces sujets d'un angle que peu de médias peuvent emprunter.

Pour cette édition, elle a réussi à convaincre un pédophile de se confier à elle, par le biais d'intervenants qui l'ont aidée dans ses démarches. Le sujet est dur et ne laissera personne indifférent. Mais ce que j'admire, c'est l'objectivité et le non-jugement dont elle a fait preuve. On a rarement eu l'occasion de lire un témoignage de première ligne aussi percutant que troublant.

Crédibilité

Avec le souci de livrer des textes intéressants, cohérents et pertinents, nos camelots et participants sont de plus en plus renseignés sur les grands enjeux sur lesquels ils écrivent. Ils font un travail de recherche d'entrevues et de rédaction qui n'a rien à envier aux professionnels des médias. Je tiens à souligner par ailleurs le texte fort intéressant de Mathieu Thériault sur le revenu minimum garanti, qui propose une sérieuse réflexion sur le sujet.

Tout comme ceux dont ils parlent, plusieurs de nos camelots-rédacteurs ont connu des événements traumatiques qui les ont entraînés dans les abîmes, les habilitant ainsi à comprendre leur sujet et à livrer des articles crédibles. Par leurs écrits et leur présence même dans le magazine, ils sont la preuve que la résilience et la volonté de progresser ont toujours le dernier mot. ■

3 questions à Rodolphe Christin

Contributeur à l'essai *Le travail, et après ?*, Rodolphe Christin est auteur et sociologue. Il travaille actuellement à la formation professionnelle continue auprès des adultes. Dans son passage, il invite à penser le travail autrement, en valorisant l'ensemble de ses aspects.

❶ Vos critiques du travail s'insèrent-elles dans un contexte particulier ?

Pas vraiment. Nous sommes partis du constat que le travail est omniprésent dans nos sociétés qui sont focalisées sur la croissance. Nous sommes dans un monde où l'on est tenu d'être à la fois un producteur et un consommateur. Or, pour consommer, il faut de l'argent, donc en gagner en travaillant. Ce que nous critiquons, c'est la place centrale que prend le travail dans nos existences alors même qu'il est actuellement difficile d'en trouver un décent. Au départ, c'était une réflexion générale, éloignée donc de la prochaine présidentielle ou de la dernière réforme sur le code du travail français.

❷ Parmi les problématiques abordées, il y a celle du revenu universel ou d'existence. Concrètement, comment peut-on mettre en place une telle mesure ?

Si je n'ai pas de recette toute faite, je crois que le modèle dans lequel nous sommes aujourd'hui ne fonctionne pas. On incite les citoyens à s'insérer socialement en trouvant un emploi alors même qu'il n'y en a plus pour tout le monde. Nous sommes donc

dans un système de contrainte paradoxal. Comment trouver un travail qui n'existe pas pour tout le monde ? L'idée du revenu universel est de dissocier le revenu du travail. Sur la question des modalités, il est possible de le substituer à d'autres revenus sociaux octroyés sous conditions. Cela ne veut pas dire que ce revenu ne pourrait pas être complété par d'autres revenus obtenus grâce à des activités qui ne sont pas considérées comme rentables.

❸ Comment définissez-vous le travail ?

Ce que j'appelle travail, c'est-à-dire la part de production que l'on fait contre un salaire. Ce sens a une histoire que l'on rapproche de la révolution industrielle où, pour le développement des industries, il a fallu enrôler des personnes tout en limitant leur capacité d'autosuffisance. Dans l'idéal, on ne devrait pas être obligé de travailler pour survivre. Pour moi, le travail est avant tout un système de contrainte sociale : si on peut s'y épanouir, je ne pense pas que ce soit le cas de la majorité des travailleurs. Il existe certainement une distinction de valeurs entre le travail manuel et le travail intellectuel puisque cette distinction a permis de créer une hiérarchie sociale. Par contre le travail intellectuel est lui aussi soumis à des contraintes plus importantes, comme les lois de la production. Aller au-delà de cette vision du « pour le travail, par le travail et pour le travailleur » est extrêmement difficile sans se marginaliser parce qu'on est dans une culture problématique. Il est très difficile, voire impossible, de vivre dans une société du travail sans



PHOTO : ÉCOSOCIÉTÉ

travail. On reste dans la logique d'insérer les personnes qui sont exclues, mais je ne pense pas que l'on soit tous adaptables à ce marché. Soit on accepte de mettre en place une sorte d'apartheid social soit on cesse de penser le travail comme une norme universelle. C'est pourquoi je pense que nous avons besoin de penser contre le travail et que l'enrichissement que l'on prenait avant par ce biais-là ne fonctionne plus aujourd'hui. ■



Essai

Le travail, et après ?

Rodolphe Christin, Jean-Christophe Giuliani,
Philippe Godard, Bernard Legros
Édition Écosociété - 2017, 112 pages

35^e grand congrès AA
LONGUEUIL • RIVE-SUD
AVEC LA PARTICIPATION DE AL ANON & ALATEEN
5, 6 et 7 mai 2017

LA CHANCE DE RENAIÎTRE

DÉCOMPTE ET DANSE LE SAMEDI SOIR

Plus de 30 Conférences Accueil du nouveau Cantine sur place Danse: samedi à 21h	OUVERTURE: Vendredi à 20h Inscriptions à partir de 18h Sam. et Dim. 9h Ouvert au public	ADMISSION 3 jours Prévente 10 \$ Sur place 12 \$ Alateen 3 \$
--	---	---

COLLÈGE NOTRE-DAME-DE-LOURDES
845, CHEMIN TIFFIN, LONGUEUIL, QC J4P 3G5

ACCÈS
ASCENSEUR
GRATUIT
LONGUEUIL
RTL
1, 15 ou 34

Ottawa

L'Itinéraire à l'université

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND - RÉDACTRICE EN CHEF

Il y a 10 ans, Nérée St-Amand a commencé à rapporter à Ottawa des magazines qu'il achetait auprès des camelots lors de ses passages à Montréal, dans le but de les montrer à ses étudiants. Aujourd'hui, c'est une caisse de 150 magazines qui part chaque mois par autobus vers la capitale nationale, puisque *L'Itinéraire* est devenu une lecture obligatoire dans les cours du prof titulaire et co-fondateur de l'École de service social de l'Université d'Ottawa.

Au début, le professeur présentait à ses étudiants des témoignages de camelots et des photos de *L'Itinéraire* pour en discuter avec eux. Maintenant, le magazine fait partie intégrante de ses enseignements. Plus qu'une matière à étudier, notre publication sert d'outil pour déboulonner les préjugés et sensibiliser les étudiants à la réalité de l'itinérance.

« Les gens à qui j'enseigne le travail social sont soit à la maîtrise soit au baccalauréat, mais quand ils arrivent dans mon cours, je constate qu'ils ne connaissent pas beaucoup la réalité des gens de la rue. Et encore, ils ont souvent d'importants préjugés à leur endroit », laisse entendre M. St-Amand, qui enseigne à l'Université d'Ottawa depuis un peu plus de 25 ans. Le professeur indique que ses étudiants viennent d'un peu partout, de la ville, des régions rurales, de l'étranger et bon nombre d'entre eux arrivent avec une opinion négative des personnes vulnérables et marginalisées.

Apprendre la réalité sur le terrain

« La première chose que je fais dans mes cours est d'inviter une personne en situation d'itinérance pour venir parler à mes étudiants. Et, la première lecture de l'année, en septembre et en décembre, c'est *L'Itinéraire*, dit-il. La lecture des témoignages de vie a un impact ; ils en sont fortement touchés. Surtout quand ils constatent le cheminement des gens qui s'en sont sortis. »

Il ajoute que cette introduction à l'itinérance en début de session est moins compromettante pour les étudiants que d'aller dans la rue rencontrer des sans-abri en personne. Or c'est une étape incontournable de leur apprentissage qui viendra plus tard au cours de l'année.

M. St-Amand précise par ailleurs que pour briser les idées reçues de bon nombre d'étudiants voulant que les itinérants ont mérité leur sort, il fait une analyse sociale avec eux pour les amener à comprendre les multiples facteurs qui font qu'une personne se retrouve dans la rue. « C'est faux de croire que c'est la faute de la personne si elle devient itinérante ; il y a des circonstances hors de leur contrôle qui les ont amenées là », explique-t-il.

Le préféré des étudiants

Pour mieux appuyer ces analyses, le prof recourt à divers publications, mais trouve que *L'Itinéraire* offre davantage d'exemples concrets. « Ce que je leur présente, ce sont de vrais gens, et non pas un concept abstrait. Ce sont des personnes qui ont une histoire. »

Au cours de leur formation, les étudiants du prof St-Amand sont également mis en contact avec d'autres organismes communautaires qui travaillent avec des personnes marginalisées et vivant diverses problématiques. « Ils sont aussi appelés à faire du bénévolat dans une ressource communautaire pendant leur semestre avec moi », souligne M. St-Amand.

Quelle évaluation fait-il de *L'Itinéraire* au cours de ses longues années d'enseignement ? « Lors du dernier bilan que j'ai fait avec mes étudiants, je leur ai demandé laquelle des quelque 35 lectures de tous genres préféreraient-ils, et c'est dans une proportion de 90 % qu'ils ont répondu *L'Itinéraire*. Ça, ça me fait vraiment plaisir ! », dit l'enseignant.

À une année de sa retraite, le prof qui a publié plusieurs ouvrages, donné une multitude de conférences et formé une myriade de jeunes en travail social semble être encore amoureux de sa profession. Sans doute laissera-t-il un grand vide dans la communauté universitaire d'Ottawa.

Par contre, d'autres pourront sans doute bénéficier de sa plus grande disponibilité. Si, lorsqu'il vient à Montréal, Nérée St-Amand s'arrête de temps en temps à *L'Itinéraire* pour venir nous saluer, une fois retraité, il pourra passer plus souvent chez nous pour partager sa sagesse et son expérience. N'importe quand, Nérée, vous êtes le bienvenu ! ■

ROYAUME-UNI | Criminalisation des sans-abri



Alors que le nombre d'itinérants a bondi en Angleterre, le gouvernement a adopté de nouvelles lois et relancé des anciennes qui aboutissent à la punition de personnes sans domicile fixe. De 2006 à 2014, le nombre de cas en justice pour « *infractions liées au vagabondage* » a grimpé de 70 %. Par exemple, trois hommes ont pratiquement été poursuivis pour avoir pris des déchets alimentaires dans un bac à déchets de supermarché. Depuis le début de l'austérité en

Angleterre en 2010, le nombre estimé de personnes couchant dehors a plus que doublé, passant de 1768 en 2010 à 4134 en 2016. Le nombre de sans-abri continuant de progresser et les services de soutien et les refuges diminuant, les itinérants sont de plus en plus visibles dans les villes britanniques. Bien que l'itinérance elle-même n'est pas un crime, les lois et stratégies anti-sans-abri limitent la liberté de ceux-ci et transforment leurs activités quotidiennes en infractions punissables, estiment des enseignants en Politiques sociales et criminologie de la Open University. (*The Conversation/INSP*)



GRÈCE | Les enfants paient le prix de la crise

En plein cœur de la dévastation économique, les liens familiaux traditionnellement forts commencent à se friter. À Athènes, un refuge pour enfants maltraités accueille maintenant des enfants dont les parents ont simplement du mal à les nourrir. Un quart de la main-d'œuvre grecque est au chômage et un quart de ses enfants vivent dans la pauvreté, selon les chiffres des Nations Unies, obligeant les parents à dépendre des grands-parents pour les dons. Or les pensions de ces derniers ont déjà été coupées une dizaine de fois au fil des ans que dure la crise grecque. La Model National Nursery, une ressource mise en place il y a un siècle pour les orphelins de la guerre, peine à répondre aux besoins sans cesse croissants. Des parents qui doivent patienter sur une longue liste d'attente sont incapables de couvrir leurs besoins de base, et laissent leurs enfants à la maison toute la semaine. Le centre d'accueil au décor spartiate d'une capacité de 25 lits est sous financé et en déficit d'effectifs; au moins 40 enfants sont sur la liste d'attente, soit quatre fois plus que les années précédentes. (*Reuters/INSP*)



ÉTATS-UNIS | Mini-maisons, grands espoirs

Les refuges d'urgence traditionnels ne sont pas la meilleure option pour tous les sans-abri. Denver a inventé une solution alternative : des villages de mini-maisons. Si tout se déroule comme prévu, deux nouveaux villages temporaires de maisons minuscules seront construits à Denver en 2017. Leur but est de fournir un autre type d'habitation pour les sans-abri. Le premier, appelé *Beloved Community Village* et administré en partie par l'Alliance interconfessionnelle du Colorado, sera construit fin mars ou début avril et ne prendra qu'un ou deux jours pour être achevé. Le second, une aventure planifiée par l'église épiscopale de St. Andrew, pourrait être opérationnel d'ici l'été. « *Quand nous disons aux gens qu'une partie de l'avantage d'habiter dans le village est d'avoir une adresse afin que ces itinérants puissent trouver un emploi, les gens sont un peu surpris. Cette pensée ne leur est jamais venue à l'esprit* », remarque Ally Dodge, correspondante communautaire du petit village de St. Andrews. (*Denver Voice/INSP*)

L'Itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



Un cœur tendre dans un hiver froid

Le 14 mars dernier, une grosse tempête a engendré de nombreuses catastrophes. C'était un blizzard extrêmement froid. La visibilité pour les voitures était presque nulle. Je sortais d'un gym et je me suis fait attaquer par la tempête alors que le vent me frappait de temps à autre. Marcher était très difficile alors que la neige m'encerclait très rapidement. Le blizzard était si violent... Toutefois, je n'ai pas à me plaindre car plusieurs personnes ont vécu un moment beaucoup plus difficile que moi.

Deux hommes étaient dans une voiture ensevelie pendant des heures et des heures. Le froid qui les guettait les rendait de plus en plus frileux, tremblants, jusqu'à en perdre la vie. Ils ont passé huit heures dans leur camionnette à tenter d'appeler les secours en vain. L'un d'entre eux a vécu ce dernier moment en communiquant avec sa conjointe qui était impuissante face à cette tragédie, même si elle aurait probablement tout fait pour les aider. Je n'imaginais pas comment ils ont pu vivre cette mort atroce, à la fois lente et paniquante. Malheureusement, les dés ont été jetés, mais j'ai tout de même un message à lancer.

Tu n'as pas pu être là dans ses derniers moments, mais il sera toujours là auprès de toi maintenant. Dis-toi qu'il te voit de là-haut. Même si c'est ce qui est le plus difficile à accepter, on sait tous que perdre quelqu'un, ça fait très mal. Je t'écris ces mots pour t'offrir mes plus grandes sympathies. Il sera là à tes côtés pour te protéger, il sera ton ange gardien, il sera là pour te reconforter dans les moments les plus difficiles.

À tous ceux qui ont vécu des moments tragiques lors de cet événement, je vous souhaite de retrouver le bonheur. Après la tempête vient le beau temps.

SYLVAIN PÉPIN-GIRARD
PRÉPOSÉ À L'ENTRETIEN MÉNAGER



Le vagabond

Chaque dimanche matin, son père le ramenait à l'église où il répétait, en chœur avec d'autres petits amis, des paroles qu'il ne comprenait pas. Il n'aimait pas entendre ces préceptes ni même la voix du prêtre. Il détestait l'habit du prêtre. Il n'aimait même plus la couleur noire...

En ce matin parisien très froid, l'enfant se réveilla et fuit vers la rue. Il faisait encore nuit et un silence de cimetière régnait sur Paris. La Ville Lumière avait l'air d'un fantôme. On n'y voyait rien sauf des clochards dont les dents grinçaient du froid extrême. Ces marginaux étaient trahis par leur destin.

À côté d'eux cohabitaient des animaux domestiques dont certains avaient fui le domicile car trop gâtés. Ces animaux en avaient assez de la vie des maisons cossues et se sont enfuis dans la rue pour vivre libres. Ils pouvaient dormir quand ils le voulaient, manger des ordures comme ils le voulaient. L'enfant aussi n'avait trouvé que cela en cette heure avancée de la nuit.

Son père fit irruption dans la chambre pour le réveiller mais il trouva seulement son lit vide. Il le chercha partout, en vain. Une recherche pénible d'un enfant qui a aimé la rue et a préféré sa liberté à l'autoritarisme du père.

C'est ainsi que ce fils a grandi. Il passait ses journées à vendre des journaux qu'il lisait avec avidité et, la nuit, il se réfugiait dans un coin isolé pour se coucher. Il inscrivait tout ce qu'il avait observé dans la journée dans un cahier-journal qu'il tenait.

Le voilà un jeune homme. Il a écrit ses mémoires. Il les a faites imprimer et les a publiées sous forme d'un livre qu'il a présenté au public comme un cadeau de la part d'un homme ayant préféré une vie d'itinérance. Il a offert un livre aux autres afin qu'ils le lisent, pour qu'ils y découvrent la trajectoire d'un homme rebelle qui a prouvé que la rue peut nous offrir quelqu'un d'apprécié, quelqu'un qui a consacré sa vie à immortaliser une réalité longtemps ignorée par tant d'autres.

MOSTAPHA LOTFI
CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD-MONTPETIT



MOTS DE CAMELOTS

Souvenirs de camelot

Aujourd'hui je vous vois, vous, les petits enfants doux comme les minous, et vous qui devez ouvrir vos deux portefeuilles pour m'acheter une revue; vous qui portez vos sourires comme des bijoux de nacre, et vos vêtements, comme des œuvres d'art; vous qui m'approchez accompagnés de vos adolescents, vous dont la voix hésite, et j'entends la multiplicité de vos accents. Auparavant, je n'aurais jamais cru que votre humanité pût décliner autant de variations, et lorsque vous vous affairez devant moi, c'est pourtant votre unicité et votre solidarité qui m'étonnent.

Parfois dans le souffle de votre exaspération, je perçois votre langage non-verbal, et je vous entends aussi jouer votre vie. Ceux qui n'ont pas de maison doivent exuberer à la vue de tous, ceux qui se sentent investis d'une mission perfectionnent sans fin la danse de leur démarche. Chacun de vos actes de bonté rejaillit comme un feu d'artifice, chaque rame de métro refait la mise en scène. Et pendant ce temps, je pressens la promesse de la rue.

LORRAINE SYLVAIN
BÉNÉVOLE MÉTRO PEEL





VIVRE AVEC UN STRESS POST-TRAUMATIQUE

Trois Canadiens sur quatre rapportent avoir déjà vécu un événement traumatique au cours de leur vie. Si avec le temps, le syndrome de stress post-traumatique (SSTP) fait de plus en plus les manchettes, cela n'a pas toujours été le cas. Comme tout problème de santé d'ordre psychologique, de nombreux préjugés persistent face au SSTP. Les recherches scientifiques actuelles définissent les grandes lignes d'un événement traumatique. De façon générale, il est grave, perturbant et sort de l'ordinaire provoquant ainsi une atteinte à l'intégrité physique ou morale d'une personne. Il peut avoir été vécu par les vétérans de l'armée à la suite d'une mission particulièrement violente, mais aussi par des travailleurs du service public en contact avec une clientèle variée et parfois difficile. Mais comment fait-on pour continuer à vivre avec un tel traumatisme ?



Stress post-traumatique

Chauffeurs d'autobus éprouvés

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Au téléphone, Sophie* le répète plusieurs fois : elle n'a pas vu qu'un homme s'était accroché à l'autobus alors qu'elle était sur le point de partir. Si ce dernier n'a rien eu, jusqu'à trouver le moyen d'en rire, c'est la réaction des autres passagers qui l'a complètement paralysée.

« En tant que femme chauffeuse d'autobus, il est vrai que l'on est plus facilement harcelée, plus facilement exposée aux manipulateurs de toutes sortes, plus facilement perçues comme vulnérables et jugées moins professionnelles que les hommes. Certaines mentalités ont du mal à évoluer », admet la travailleuse.

Quand ce n'est pas le sexisme qui est banalisé, ce sont les questions relatives à la santé psychologique qui font l'objet de toutes sortes de préjugés. En novembre 2016, Sophie a repris son poste à la Société de transport de Montréal après un congé de maladie. Son retour au travail n'a pas été facile, elle a eu de la difficulté à être seule aux commandes d'un autobus alors qu'elle en a conduit à plusieurs reprises depuis six ans.

« C'était très difficile pour moi. Il faut vraiment comprendre que l'été d'avant, je ne pouvais monter ou voir un autobus passer à mes côtés sans entrer dans un état de panique et repenser à tout ce qui m'était arrivé. »

Sophie, victime d'un stress post-traumatique

Ceci lui vaudra d'ailleurs certaines remarques « blessantes » de ses collègues montrant son incapacité du doigt. Malgré tout, Sophie n'a rien lâché, elle a pris sur elle. Pendant plusieurs de ses parcours, elle réussit à obtenir la présence d'un psychologue à ses côtés.

Un soir de travail, Sophie s'apprêtait à prendre la route quand un jeune homme s'est accroché à l'autobus. La suite de l'histoire est encore quelque peu confuse dans son esprit. « Je ne l'ai pas vu, j'étais déjà en route, il s'est accroché à l'autobus. Il aurait pu atterrir sous les roues. Je présume qu'il n'était pas blessé parce que quand je m'en suis rendu compte, il est monté et est parti à rire en me voyant paniquer. Moi, j'avais juste mal au cœur, l'goût d'vomir d'la bile ! »

Pendant ce temps, les autres usagers ont haussé la voix, comme si elle l'avait fait exprès. Elle décrit la scène comme du *bullying*, une forme d'intimidation très violente basée sur du harcèlement. « Une seule passagère m'a aidée à récupérer ma veste, j'étais incapable de le faire seule. Les autres sont partis alors que j'étais comme en crise. » Un état de panique décelé par l'ambulancier chargé d'intervenir sur place. C'est lui qui l'a confinée dans un espace sécuritaire. « Je ne voyais ni ses pieds, ni sa figure. Je ne parviens pas à me souvenir de son visage. Je ne l'ai pas vu », martèle-t-elle.

Admettre la peur

Trois. C'est le nombre d'agressions récentes qu'André* est capable de raconter. Il admet encore difficilement qu'il a eu peur au volant de son autobus. C'est toujours un travail qu'il doit faire sur lui-même à quelques jours de son retour en poste.

L'événement qui a provoqué son départ s'est produit le 20 août dernier. C'était tout juste trois semaines après qu'un père de famille l'ait violemment insulté lorsqu'il l'a informé des tarifs en vigueur ►

* Nom d'emprunt

pour les enfants et quelque temps à peine après avoir reçu dans les yeux des *flower power*, un produit chimique retrouvé généralement dans les boutiques de farces et attrapes. « *Ce qui est ironique, dit-il, c'est que je reçois encore des lettres qui contestent la nature de mon accident de travail.* »

Contestations ou non, si les dates des événements sont encore un peu confuses dans son esprit, André est capable de les raconter dans les moindres détails, même si ses mains tremblent. « *J'ai embarqué un homme d'une trentaine d'années, il m'a demandé une correspondance que je lui ai donnée. Il a fait embarquer ses chums à l'arrière. En tout cas, ils avaient l'air de bien se connaître. Il s'est mis en position de combat pour me redemander une correspondance. Assis face au volant, nos moyens de se défendre sont moindres. On ne peut que subir. J'ai juste eu le temps de me reculer en arrière et j'ai évité son coup de poing qui était déjà parti* », raconte-t-il en mimant ses actions. Toute cette scène s'est passée en moins de cinq minutes, le temps nécessaire pour André d'appuyer sur « *le piton 911 secret* » qui a permis une intervention rapide des autorités.

Rien qu'en parlant de ce qu'ils ont vécu, André et Sophie sont encore touchés. L'une marque des pauses régulières au téléphone et l'autre semble encore fébrile malgré sa carrure d'ancien militaire. Pas facile d'accepter que leur travail de chauffeur d'autobus ait pu être la cause d'un trouble de stress post-traumatique. Pas facile non plus d'admettre avoir été autant vulnérable et d'avoir eu peur. « *Je revis la scène quand je vous en parle... Je dois avouer ne pas être certain d'aimer cette sensation* », confie André.

« Ne pas se faire dire bonjour, se faire dire que l'on est toujours en retard, qu'il y a trop de détours ou de travaux, c'est correct, ça fait partie de notre job. Ce qui n'en fait pas partie, c'est quand le monde dépasse les limites. »

André, agressé à trois reprises

Tabous

Selon les études sur le trouble de stress post-traumatique, effectuées notamment par la CNESST, les chauffeurs d'autobus arrivent en troisième position des professions les plus à risques avec les chauffeurs de taxi et les policiers.

Les métiers des milieux de la santé et des services sociaux ainsi que ceux de l'enseignement sont pour leur part aux premières loges. « *Ces professionnels sont plus à risque que d'autres parce qu'ils travaillent avec le public, ce qui signifie qu'ils peuvent plus facilement être confrontés à des problèmes de comportement. Les horaires atypiques exigés par ces professions ainsi que le côté restreint de leur milieu de travail sont aussi des facteurs de risques* », explique Steve Geoffrion, chercheur au Centre de recherche de l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal.

M. Geoffrion soutient que lorsqu'il est diagnostiqué, le trouble de stress post-traumatique est tabou surtout quand il peut faire partie intégrante du travail. « *Pour un aidant, faire affaire avec une clientèle qui a des troubles du comportement, cela fait partie du travail. Ce qui donne lieu à une normalisation de la violence. Les personnes qui se plaignent de la violence qu'elles vivent sont jugées incapables d'exercer ce métier. C'est pourquoi beaucoup d'entre elles évitent de rapporter les*

Le trouble de stress

post-traumatique en symptômes (TSPT)

La personne qui en souffre peut :

- Revivre continuellement la scène traumatique en pensée ou en cauchemars (symptômes de reviviscence) ;
- Chercher à éviter volontairement ou involontairement tout ce qui pourrait lui rappeler de près ou de loin le trauma (symptômes d'évitement et d'engourdissement émotionnel) ;
- Être fréquemment aux aguets malgré l'absence de danger imminent (symptômes d'hyper-vigilance).

événements traumatiques parce qu'elles ont tendance à se dire qu'elles ne sont pas victimes puisqu'il s'agit de leur travail. »

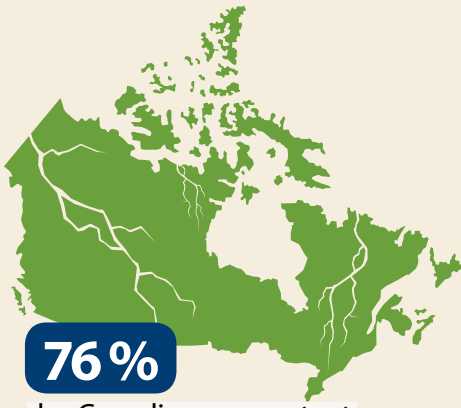
Pour sa part, le directeur scientifique du Centre de recherche de l'Institut universitaire en santé mentale de Montréal, Stéphane Guay, explique que dans les faits, un peu plus de 80 % de la population a déjà été exposée à des événements traumatiques au cours de sa vie. « *C'est plus normal d'avoir été exposé à un événement potentiellement traumatique que de contracter un trouble de stress post-traumatique. Dans le dernier cas, seuls 10 % de la population sont concernés.* »

Rappelons que le trouble de stress post-traumatique n'a été reconnu dans le DSM qu'en 1980. Si les recherches évoluent, il reste difficile de comprendre pourquoi certaines personnes sont plus à risque que d'autres de développer un tel trouble. Certains facteurs peuvent néanmoins le prédire comme le degré de détresse et de dissociation au moment de l'événement ainsi que la qualité du soutien social reçu à sa suite. ■



Stéphane Guay et Steve Geoffrion

Reconnaître un événement traumatique



76%

des Canadiens rapportent avoir déjà vécu un événement traumatique. En moyenne, ils diront avoir vécu **deux événements traumatiques au cours de leur vie**



Une rupture amoureuse ou une perte d'emploi ne sont pas désignées comme étant des événements traumatiques parce qu'elles n'impliquent pas **une menace directe à la vie ou à l'intégrité physique**

Cet événement provoque généralement une **peur intense**, un **sentiment d'impuissance** ou un **sentiment d'horreur**. L'individu peut **l'avoir vécu**, en **avoir été témoin** ou **avoir appris** qu'un événement **menaçait sa vie ou son intégrité physique** ou **celle d'autrui**.



Le trauma

Ce n'est pas un stress comme les autres, c'est une douleur unique, une souffrance considérable, une expérience humaine multiple et complexe. C'est une réalité subjective interne, d'ordre psychologique, tandis que l'événement traumatique s'opère dans une réalité externe et objective.

Type I

événements soudains, inattendus, d'une durée limitée (accident de la route, désastre naturel ou accident de travail)

Type II

événements de longue durée, répétitifs, cumulatifs et infligés volontairement par un autre individu (violence conjugale, abus physiques et sexuels, torture)

Conséquences

Le fait qu'un événement soit répétitif, d'avoir pensé mourir et d'avoir ressenti de l'horreur a des conséquences plus graves

Le fait d'avoir subi des blessures physiques ou sexuelles répétées ou le fait que l'événement ait été perçu comme étant dégradant physiquement et psychologiquement entraîne des conséquences à plus long terme

Le fait de ne pas avoir pu prévoir l'événement et le fait qu'il ait été planifié et commis par un autre individu amène les victimes à percevoir l'environnement comme étant imprévisible et dangereux et les gens peu dignes de confiance

Sources : Info-trauma, guide pour les victimes / Plusqu1 souvenir.ca / Institut universitaire de la santé mentale de Montréal

Alain, le troisième homme de la rangée du centre, à bord de l'avion qui le transporte avec d'autres sur le terrain de sa mission

PHOTO : COURTOISIE

Stress post-traumatique chez les militaires

Tout pour un chien d'accompagnement

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Quand un conducteur a déclenché son avertisseur sonore, Alain l'a interprété comme un signal d'alerte. Assis dans son véhicule, la panique s'est emparée de lui. Il est sorti et s'est mis à chercher son arme et ses collègues militaires. Ce n'est qu'en voyant le panneau de signalisation « arrêt » qu'il a compris qu'il était bien de retour au Québec.

Cette histoire, c'est Alain qui l'a contée à son père Michel, lui aussi retraité des Forces armées canadiennes. « Je dois avouer qu'au début, quand mon fils me disait qu'il avait des souvenirs désagréables de ses missions, j'ai eu tendance à le juger. Je ne réalisais pas à quel point il pouvait être marqué alors que moi aussi j'en ai vu des choses... », avoue-t-il.

À ce moment-là, Michel ne saisissait pas totalement que son fils était revenu de mission avec un syndrome de stress post-traumatique. Il n'avait pas admis le diagnostic avant qu'ils ne se parlent de quelques scènes d'horreur vécues là-bas comme la tentative de suicide de son sergent lors de sa première mission en Afghanistan. « Il était ambulancier donc aux premières loges. Il a été bloqué sur la route. En arrivant sur les lieux et après avoir appliqué le protocole d'intervention, il l'a vu avec la mâchoire arrachée par le projectile. Je vous laisse imaginer à quoi cela peut ressembler. »

Retour de mission

Ces flashbacks, Alain les a depuis son retour de mission en 2004. En vérité, il a commencé à les avoir « sur le terrain » et c'est pour cette raison qu'il a été rapatrié au Québec. Un rapatriement qui a eu lieu quatre ans après les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis et seulement une année après que des soldats canadiens aient été déployés en Afghanistan dans le cadre de l'opération américaine *Enduring Freedom*.

À son retour, le pays d'Asie centrale annonçait la création de sa nouvelle constitution et le Canada, lui, s'était engagé financièrement pour appuyer l'élection présidentielle afghane. La même

année, le général Dallaire témoignait devant le Tribunal pénal international pour le Rwanda contre le colonel Théoneste Bagosora. On commençait à peine à mettre des mots sur les maux.

À cette époque, le syndrome de stress post-traumatique en tant que diagnostic médical était loin de faire les manchettes dans les médias comme aujourd'hui et avait même plutôt mauvaise presse au sein des Forces armées canadiennes. Michel ne le nie pas, « oui, il y a eu de l'aide financière et une pension à vie qui est utilisée pour payer le logement ou la nourriture de mon fils (...) Mais leur responsabilité doit aller au-delà. La blessure psychologique reste présente à vie. »

Un chien comme allié

Avec les années qui passaient, Alain avait toujours ses cauchemars intenses. Quasi associal même avec ses proches, « il y a eu des moments où il devait refaire ses dents qui se sont cassées dans son sommeil et d'autres, où il avait beaucoup de difficultés à rester présent dans une foule active ».

Une séparation et une garde partagée plus tard, père et fils tentent de rester soudé et remuent ciel et terre pour obtenir de l'aide. « Quand une personne comme cela se sépare de sa conjointe comme c'est le cas pour la plupart des anciens militaires, son cercle d'amis devient aussi très limité. Il peut très rapidement s'isoler. Et c'est souvent cela qui l'amène à broyer du noir et à vouloir en terminer avec des actes que l'on ne souhaite pas », raconte son père.

Il y a quelque temps, Alain lui a parlé de la possibilité d'acquérir un chien d'assistance notamment avec l'organisme Les chiens Togo. Pour obtenir l'animal de compagnie, trois conditions doivent être respectées : fournir un mot d'un professionnel de la santé approuvant le projet d'adoption d'un chien d'assistance, mettre en place un suivi médical adapté et fournir un diagnostic de troubles psychologiques invalidants. En d'autres termes, le simple fait d'être stressé ou déprimé n'est pas suffisant pour obtenir un chien d'assistance.

Cette sorte de zoothérapie est loin d'être une solution miracle au syndrome de stress post-traumatique. S'il est vrai que ces chiens

« En Égypte, j'ai vu des images horribles sur le bord du canal de Suez. Mais je n'ai jamais eu de trouble de stress post-traumatique. La différence entre Alain et moi, c'est que moi j'y étais pour des missions de paix et pas d'engagement. D'un autre côté, c'était aussi une mission de paix pour le général Dallaire. En réalité, je crois juste que le contexte était complètement différent à l'époque. »

sont entraînés pour gérer l'anxiété de la personne concernée et qu'ils peuvent, par exemple, l'aider à surmonter sa peur d'aller dans les lieux publics, l'organisme précise qu'« il est dangereux de véhiculer l'idée que la présence d'un chien suffit pour garantir rémission, bonheur et épanouissement de la personne en difficulté d'adaptation. Tout comme il est faux de prétendre qu'il s'agit d'une aide pouvant convenir à n'importe qui ».

Dans le cas d'Alain, depuis son retour d'Afghanistan, les traitements médicaux ne lui ont apporté que très peu de soulagement dans sa vie quotidienne. « Avec l'acquisition d'un chien, c'est sa qualité de vie qu'il souhaite améliorer. Ce projet, il l'a monté seul au départ, je lui ai apporté mon soutien pour récolter les fonds », explique son père.



Michel Albert et son fils, Alain, aujourd'hui



« Quand j'imagine Alain, je le vois sur un ring de boxe. Actuellement, on est comme au 12^e round, si on atteint son objectif, c'est la victoire. Sinon, ce sera un K.-O. qui pourrait être (...) Pour tout vous dire, je me suis conditionné à recevoir un coup de téléphone qui pourrait m'annoncer la mauvaise nouvelle (...), qu'on m'apprenne un jour son suicide. »

Ces fonds nécessaires pour la réalisation de ce projet ont été fixés à 8000 \$ comprenant le suivi psychologique d'Alain ainsi que l'entraînement de l'animal. « S'il fallait que je liste toutes les démarches que l'on a faites, j'pourrais écrire un livre. Ce qu'on a trouvé intéressant, c'est que cet organisme entraînera l'animal en fonction de la problématique d'Alain, ce qui à mon sens change tout ». Pour arriver à rassembler une telle somme d'argent, Michel a décidé de créer un site internet et de médiatiser l'histoire de son fils.

Au moment d'écrire ces lignes, Michel Albert nous apprenait qu'un vétérinaire du nom de Daniel Pelletier, habitant à Saint-Raymond, leur a prêté la somme de 8000 \$ pour qu'Alain puisse faire l'acquisition d'un chien d'accompagnement. Père et fils se sont tout de même engagés à rembourser cette somme par le biais de la campagne de financement.

Statistiques contre déni

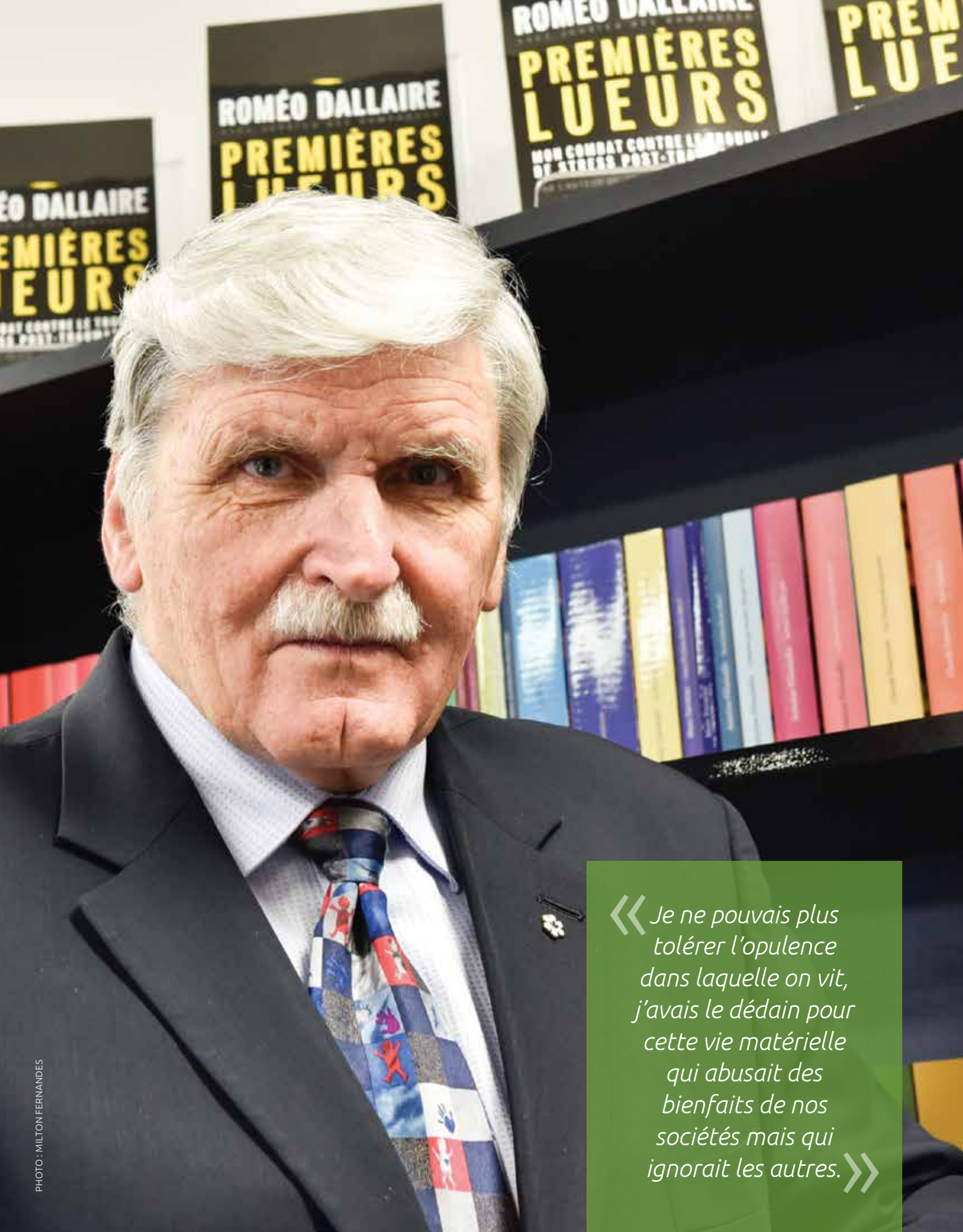
Selon l'enquête sur la santé mentale dans les Forces armées canadiennes menée en 2013, sur 8 200 militaires, 11,1 % ont dit souffrir des symptômes du trouble de stress post-traumatique.

Quelques années plus tôt, en 2001, une seconde étude a été réalisée sur l'incidence cumulative du trouble de stress post-traumatique et

autres troubles mentaux. Selon ces données, il était estimé que 8 % des militaires déployés avaient reçu un diagnostic. Pour obtenir ces résultats, plusieurs dossiers médicaux de militaires ont été évalués au retour de leur mission en Afghanistan entre le 1^{er} octobre 2001 et le 31 décembre 2008. Il s'agissait alors de la première étude qui s'appuyait sur des diagnostics cliniques établis par des professionnels en santé mentale plutôt que sur un questionnaire d'autoévaluation.

Plus récemment, en 2014, le psychologue clinicien Alain Brunet a publié une recherche dans le *Canadian Journal of Psychiatry* dans laquelle il préconisait à l'armée canadienne, et en entrevue au *Soleil*, « de cesser de répéter qu'il n'y a pas de lien direct entre les suicides de militaires ou d'anciens combattants et les missions à l'étranger ». Les militaires sondés avaient été envoyés en Bosnie et à Chypre lors de missions de maintien de la paix. Ils avaient tous développé un trouble de stress post-traumatique et couraient douze fois plus de risque d'avoir des pensées suicidaires. Ils étaient 36 fois plus à risque de tenter de s'enlever la vie.

Quant au taux de suicide chez les militaires, en janvier 2016, *La Presse* affirmait que le suicide comptait pour le tiers des morts dans les Forces armées canadiennes depuis cinq ans. ■



« Je ne pouvais plus tolérer l'opulence dans laquelle on vit, j'avais le dédain pour cette vie matérielle qui abusait des bienfaits de nos sociétés mais qui ignorait les autres. »

ENTREVUE

PAR ROGER PERREAULT
CAMELOT LAURIER / PARC

Roméo Dallaire

La vie après le traumatisme

Un bâtiment de Kigali, au Rwanda, où dix soldats des Nations Unies ont été abattus lors du génocide de 1994

Comment vit-on après avoir vécu l'enfer sur terre ? Est-il possible de retrouver une vie « normale » après avoir été témoin des atrocités du génocide rwandais ? Le lieutenant-général Roméo Dallaire qui signe son troisième ouvrage *Premières lueurs, mon combat contre le trouble post-traumatique* aborde la question avec aplomb, en plus de dénoncer les conséquences de la guerre chez ceux qui y ont participé.

Le choix du titre de *Premières lueurs* vise à faire prendre conscience que, chez les post-traumatisés, la nuit est l'ennemie de ceux qui sont psychologiquement blessés. C'est le moment où le silence et la noirceur laissent tout ce qui les a affectés revenir les hanter sans interruption, les faisant replonger dans leur état le plus sombre. Mais les premières lueurs du jour font aussi réaliser qu'on a réussi, malgré tout, à traverser une nouvelle nuit, et que le soleil qui se lève va nous permettre de reprendre nos activités pour une autre journée.

Après avoir fait état de ce qu'il a vu et vécu au Rwanda, Roméo Dallaire veut cette fois faire comprendre ce qu'il a ressenti de son implication dans ces événements horribles où il s'est trouvé incapable d'intervenir efficacement. Il explique qu'à la fin de l'année 2000, après avoir été « licencié médicalement » et avoir été obligé de quitter brutalement l'uniforme qu'il portait depuis son plus jeune âge, il s'est soudainement retrouvé sans orientation et sans aucune idée de ce qu'il allait faire de sa vie. Il avoue avoir été à ce moment « suicidaire » et avoir d'ailleurs, à quelques reprises, tenté à ses jours.

Le difficile retour à la normalité

C'est alors qu'il a entrepris une thérapie qui s'est avérée plus ou moins efficace. Il avait réalisé, à son retour du Rwanda, ne plus

être en mesure de composer avec la situation vécue qui dépassait toutes les normes. Il avait assisté à la tuerie massive de l'équivalent de la population de Montréal, et vu le déplacement de quatre millions de personnes dans des conditions de souffrances atroces, sans pouvoir intervenir ou contrôler quoi que ce soit, faute d'autorisation et de moyens.

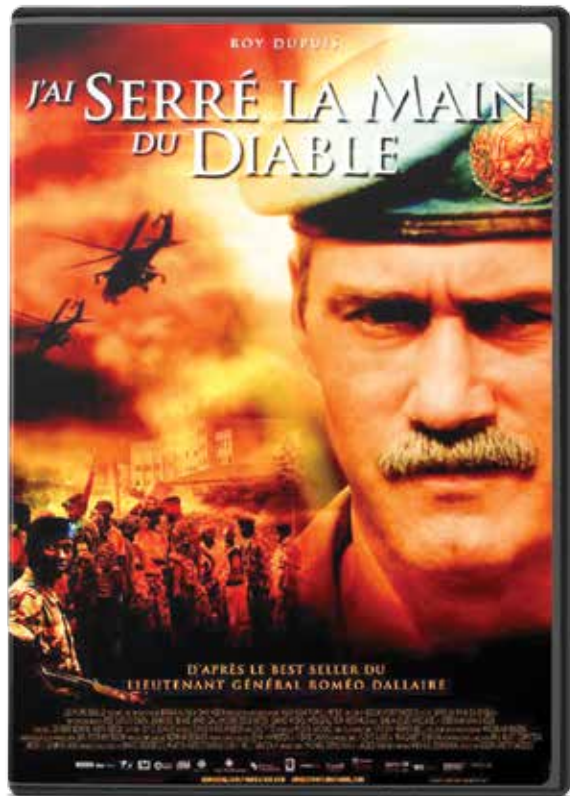
« J'ai, dit-il, assisté à tout cela pendant des semaines et des semaines et, lorsque j'en suis sorti, c'était pour me retrouver ici, dans la normalité, comme si rien n'était arrivé. Pour l'ensemble de la population, il s'agissait d'une réalité qui s'était passée très loin de la nôtre. Dans mon cas, je fustigeais avec agressivité les cas extrêmes dans »

PHOTO : RYAN REMIÖRZ



Roméo Dallaire est né en 1946 à Denekamp, aux Pays-Bas, et a grandi à Montréal. Issu d'une famille de militaires, il s'engage dans l'armée canadienne en 1964. Des années plus tard, promu lieutenant-général, il est envoyé au Rwanda pour mener une mission des Nations Unies pour le maintien de la paix. Pendant le génocide de 1994 dont

personne n'avait soupçonné l'ampleur, il assiste impuissant à l'horreur. À son retour d'Afrique, il alerte la communauté internationale sur la gravité des événements, qu'il relate plus tard dans son premier livre, *J'ai serré la main du diable* (2003), adapté au cinéma en 2007.



« J'ai réalisé il y a à peine cinq ans, quand j'ai sorti mon deuxième livre, qu'il y a deux niveaux de stress post-traumatique. Il y a d'abord la blessure causée par un choc. Un accident d'auto, une embuscade, quelque chose de violent et brutal qui peut nous tétaniser et revenir nous hanter toute notre vie. Mais avec le changement de la nature des conflits, on a compris que la blessure était beaucoup plus profonde que le choc en lui-même. C'est quelque chose qui va contre les fondements de nos valeurs de vie. C'est une atteinte à notre moralité fondamentale comme être humain. Quand on croit aux droits de la personne, quand on croit à la responsabilisation de l'autorité, quand on a un système de valeurs et de coutumes, on comprend que la blessure est beaucoup plus profonde que ce qu'on croit au départ. Elle remet en cause la nature même de l'humanité. »

Affiche du film
J'ai serré la main du diable
adaptation cinématographique du roman de Roméo Dallaire

lesquels vit le reste de l'humanité. Je ne pouvais plus tolérer l'opulence dans laquelle on vit, j'avais le dédain pour cette vie matérielle qui abusait des bienfaits de nos sociétés mais qui ignorait les autres. J'en étais venu à ne plus pouvoir rire avec les autres, à ne plus être un aussi bon vivant qu'avant. »

Une lente reconstruction

Son stress post-traumatique a vraiment débuté deux ans après son retour d'Afrique. « Non seulement je n'étais pas bien traité, mais je n'étais pas au sommet de ma blessure qui empirait à chaque nouveau cas de stress. » Par exemple, à la veille du référendum de 1995, alors qu'il parcourait le Québec, il sentait un peuple en ébullition. Une nouvelle cause de stress pour lui qui avait vécu un génocide, et qui se disait qu'il ne fallait pas plus « qu'une bande de caves qui prennent les armes » pour qu'une situation dégénère.

Il est alors parti en Virginie étudier ce qu'on y faisait avec les soldats qui revenaient du Vietnam. Il y a été reçu par le directeur d'un des centres de recherche de l'armée, qui l'a écouté, est devenu son psychiatre et a revu sa médication. Il lui a alors fait part de ses trois principales préoccupations. D'abord, on n'avait absolument aucun outil pour les blessés dont la condition s'aggravait ; ensuite,

il lui apparaissait que le trouble de stress post-traumatique vécu par les soldats était différent selon leur degré hiérarchique ; enfin, il avait personnellement besoin d'un réel support.

On a décidé de l'aider à se soigner, puis de lui présenter les programmes déjà mis sur pied aux États-Unis afin de l'intégrer à une réflexion : comment éviter de faire vivre aux soldats canadiens ce que les Américains avaient vécu ?

Préparer les soldats aux nouvelles guerres

Roméo Dallaire s'est alors investi un an dans la recherche à l'Université de Harvard, et c'est au cours de ces travaux qu'il a pointé le problème des civils soldats et des enfants soldats. « On a constaté que nous avions passé nos carrières à faire la guerre avec des grosses armées munies de lourds équipements. Nous nous retrouvions désormais en présence de conflits dans des États en implosion et aux prises avec des catastrophes humanitaires. On était désormais dépourvus de réponses à ces égards. » Il avait vu au Rwanda des civils utilisés comme des armes de défense, de la chair à canon bloquant l'accès aux points stratégiques de l'ONU.

« On a réalisé, à la fin de la guerre en Afghanistan, que si on ne faisait pas attention, on allait se retrouver là où on était en 1990,



c'est-à-dire sans aucun point de repère. Il nous faut maintenant identifier les dilemmes éthiques, moraux et même légaux auxquels nos forces seront confrontées, les préparer à composer avec de nouveaux environnements, et ce avant de les faire partir. Il faut leur donner des ressources pour les rendre capables d'agir. » Un des éléments majeurs qui en est ressorti est qu'on avait besoin de recherches et qu'il fallait préparer les officiers et les sous-officiers à faire face à des volets beaucoup plus sociaux. *« On s'est donc dit que ça nous prenait de la philosophie, de la sociologie, de l'anthropologie pour être capable de comprendre les frictions qui ont conduit à ces conflits et à leur résolution. »*

Les proches, des victimes collatérales

Les vétérans rencontrés par les équipes de recherche ont également pointé le fait que les proches des soldats sont eux aussi affectés par la réalité du danger. Ils doivent donc faire partie intégrale de la capacité opérationnelle. *« Du temps de mon père et de mon beau-père, dans les années 1930, on n'avait pas le droit de se marier. Il fallait avoir atteint l'âge de 30 ans et être suffisamment à l'aise financièrement pour le faire. Les soldats n'avaient donc pas d'entourage immédiat ou rapproché. »*

On a plus tard créé sur les bases des quartiers pour les militaires mariés, des endroits pour les enfants, en reconnaissant que les lieux où on travaillait étaient isolés de la population et que cela créait un besoin de nouvelles ressources.

« On a basculé dans une période où les familles vivent les missions avec nous maintenant à cause des médias sociaux. Ils sont bien au courant de ce qui se passe et, nécessairement, ils vivent le stress comme nous. »

L'armée et la vie militaire exigent une grande flexibilité des soldats. Souvent appelés à déménager, à partir en mission, ils vivent une situation stressante qui se reporte sur leurs proches. *« La vie militaire est une vie d'expériences vraiment magnifiques mais elle impose aussi un niveau de stress supérieur à la norme de ce que la population vit »,*

explique le général. On a ainsi créé sur les bases militaires des centres de soutien aux familles pour leur offrir une écoute, leur apporter de l'information, les aider à trouver de l'emploi et à mieux appréhender la vie quotidienne. Des conjoint(e)s, des bénévoles et des tas d'autres personnes participent à ces programmes qui permettent d'atteindre un bon nombre de familles de l'armée régulière et de la réserve. *« Mais le gars qui est tout seul à Matane, lui, il est mal pris en compte. On a bâti un système basé sur les familles mais j'avoue que ça marche à certains endroits et pas à d'autres, et que les ressources qui y sont mises sont infimes comparativement aux ressources qu'on met pour nous envoyer nous battre. »*

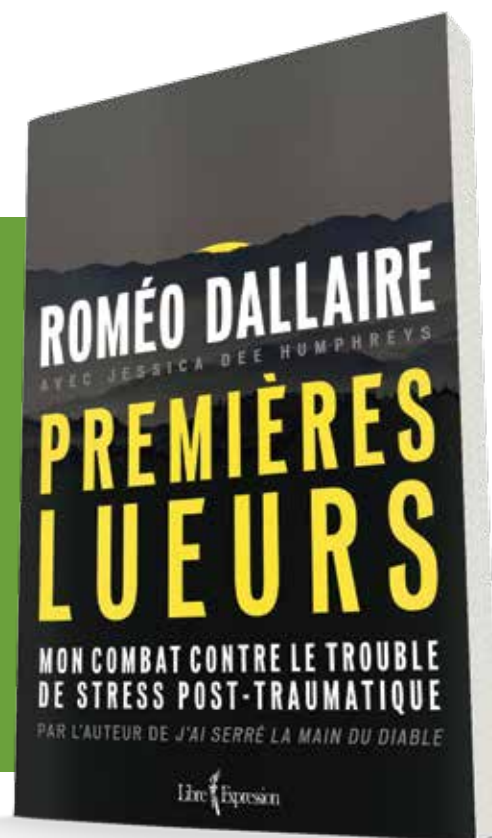
Une blessure qui ne se refermera pas

Au moment d'évoquer son avenir, le général évoque une certaine *« incertitude »*. *« J'ai réalisé qu'avec ma blessure, un bruit, un son, un événement peuvent me bousculer, me faire basculer, et même me faire aller à l'extrême. »*

Il y a le choc en tant que tel, puis il y a ses conséquences. Même si les nouvelles dispositions permettent de mieux anticiper le traumatisme, de mieux réagir et de mieux intervenir avec ses pairs, *« il y a toujours des impacts à la blessure. On tombe dans des états assez catastrophiques psychologiquement et ça a des impacts horribles sur nos familles et sur nous-mêmes. La blessure, on peut l'atténuer, mais tout comme pour la personne qui a perdu un bras qui ne reviendra jamais, nous, on ne reviendra plus exactement qui on était. Une prothèse peut remplacer un bras perdu, mais même avec les années, rien ne comblera le vide laissé par un traumatisme de guerre. »* ■

Extrait

« Ce qui s'est passé au Rwanda ne s'arrêtera jamais et je ne serai jamais libre. Je sais qu'il n'y a pas d'antidote à ce que j'ai vu, à ce que j'ai fait et omis de faire au cours de ces trois mois d'enfer. Il n'existe pas d'analgésiques capables d'adoucir la souffrance profonde, la culpabilité et les images d'une cruelle netteté qui me restent de cette époque et de ce lieu. Le rite annuel qui consiste à revivre la période la plus ignoble du Rwanda est la malédiction du survivant. Chaque soir, j'avale mes pilules et j'essaie de dormir en espérant de pas me réveiller une fois de plus au milieu des âmes en peine qui hantent toujours les collines du Rwanda et qui m'invitent à les rejoindre. »



Biographie
Premières lueurs
Mon combat contre le trouble
de stress post-traumatique

Roméo Dallaire
Libre expression - 2017, 132 pages

VOS COMPLEXES, VOS PEURS, VOS TRAUMATISMES LES PLUS MARQUANTS

Complexes, peurs, traumatismes...
Stress. Nous essayons les coups durs de la vie à chacune de leur apparition. Certains nous laissent quasi indifférents, d'autres nous blessent, nous atteignent. La psychologie humaine a ses fragilités que les camelots ne sont d'ailleurs pas les seuls à connaître. Marqués par les événements, vous, comme eux, sauriez certainement répondre à la question suivante : quels sont vos complexes, peurs, traumatismes les plus marquants ?

Se remettre en selle

Moi j'ai eu un accident de bicyclette en allant travailler à la station Fabre. J'ai jumpé dans les airs. Mes coudes, ma tête étaient en sang. J'ai passé deux jours de convalescence chez une amie. C'est mon seul accident à vie. Mon traumatisme a été surtout physique. Mais j'ai eu peur d'y passer parce qu'à mon réveil, j'avais le crâne ouvert. La police avait gardé mon vélo. Je suis allée le chercher et je suis remontée dessus. Je pense que certaines personnes auraient eu trop peur d'en refaire. Moi, j'ai toujours eu un vélo, depuis l'âge de mes 10 ans. Vélos de course, de montagne, etc. C'est l'amour du vélo qui m'a fait remonter dessus. Maintenant, je fais attention, je reste sur les pistes cyclables.

CÉCILE CREVIER

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO SAINTE-CATHERINE / MORGAN

L'accident

Je commençais à peine l'école. À cette époque, j'avais environ sept ans, et je me suis fait renverser par un taxi qui a grillé le feu et qui m'a écrasée au bord d'un trottoir. Il m'a roulée dessus, mon bassin était en miettes. Aujourd'hui, je marche bien. Je suis un peu une miraculée. Vingt ans plus tard, j'ai commencé des leçons de conduite. Rouler tout droit, aucun problème. Puis un jour, dans un virage, j'ai eu un flash, je ne voyais plus rien, tout était blanc. Alors j'ai pesé sur le frein, très fort. En réalité, c'est mon accident qui m'est revenu en tête. Je revivais les mêmes sensations, mais sans la douleur physique. J'ai eu mon permis, mais je n'ai jamais reconduit.

MANON FORTIER

CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND

La femme qui m'a réconforté

Le décès de ma grand-mère a été un événement traumatisant pour moi. Je savais qu'elle partirait un jour, mais je ne pensais pas que ce serait au moment où j'avais le plus besoin d'elle, au moment de ma séparation avec la mère de mes enfants. C'est ma grand-mère qui m'a gardé, qui m'a élevé, dans mes souvenirs. Quand j'allais mal, elle me prenait dans ses bras et je m'ennuie de sa présence, de son réconfort physique dont j'ai besoin, encore aujourd'hui. Elle est décédée en 2009, deux jours après la fête de mon gars. Aujourd'hui, ça me fait toujours mal, comme une blessure profonde.

JEAN-CLAUDE NAULT

CAMELOT MÉTRO GUY-CONCORDIA

Le bonheur, seulement par moi-même

Quand tu viens au monde et que t'es mal aimée en partant. Quand t'es née avec de mauvais parents, qui font du favoritisme, qui t'intimident, qui te démolissent. Ça traumatise. Tu ne comprends rien de ce qu'il t'arrive. C'est comme si j'avais été une proie. Mon malheur rendait heureux. On me disait tout le temps des choses offensantes. Ce n'est pas facile d'en parler. C'est sûr que j'ai un manque de confiance maintenant. Je ne peux pas tomber nez à nez avec quelqu'un et lui faire confiance comme ça, facilement. La seule chose que je peux faire est de construire mon bonheur par moi-même et pas à travers les autres. J'en ai beaucoup bavé. Je n'ai pas le choix.

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA

Reprendre sa vie en main

Ma sœur s'est suicidée lorsque j'avais 13 ans. Elle en avait 20. Ça a été pour moi comme un choc traumatique à retardement. Dans ma jeune vingtaine, je suis arrivée à Montréal. Je n'avais pas de réseau, je ressentais un grand vide. Mes parents étaient divorcés, je regardais des photos d'eux, mariés, en calant une bouteille de vin. Je vivais un état dépressif. Il a fallu que je tombe dans mon bas-fond pour décider de reprendre ma vie en main. J'ai pu le faire grâce à un livre de pensée positive. Alors j'ai entamé un second deuil. Mais cette lecture m'a aussi permis de trouver la paix.

CINDY ROSE
CAMELOT ROSEMONT / DES ÉCOTES

La tache de naissance

Si tu m'avais demandé, dans le temps, si j'allais être capable de vendre un magazine sur la place publique, je t'aurais dit non. Approcher les gens à l'air niais, mais quand tu as une grosse tache de naissance sur le visage tu te fais écœurer pas mal. J'ai toujours eu peur de me faire juger, de me faire mal regarder. On m'a d'ailleurs souvent demandé si j'avais mangé un œil au beurre noir. Ça arrive encore, mais je laisse faire. Ça ne m'atteint plus. J'ai eu bien des complexes à cause de ça. Je me sentais handicapé. Au début, je baissais la tête quand je vendais le journal. Maintenant, je regarde le monde dans les yeux. Vendre le journal ça m'a aidé et m'a redonné confiance en moi.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
ET THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Mon père

Ne pas avoir connu mon père a été mon traumatisme. J'ai fait semblant que ça ne me dérangeait pas jusqu'à ce que je me rende compte de l'impact sur mon estime de soi. J'ai alors souvent fait des choix dans le but de plaire aux autres plutôt que de me plaire à moi-même. Je vivais en fonction de l'approbation des autres. J'ai aussi évité de faire certaines choses par peur d'échouer. Je m'étais fait une carapace et un jour, en thérapie, je m'attendais à ce que ce soit facile, mais j'ai dû parler de mon père. Et j'ai éclaté. Je me suis aperçu à quel point ça m'avait manqué. Peut-être que les choses que je n'ai pas accomplies m'ont mené là où j'en suis. La somme de tout cela est le résultat d'une vie limitée... Mais je l'ai acceptée.

CLAUDE LYRETTE
CAMELOT MÉTRO PIE-IX

Se sentir démuni

Depuis les Fêtes, trois de mes connaissances se sont suicidées. La première question qu'on se pose est : j'aurais-tu pu faire de quoi ? On se la pose encore plus quand il y a des signaux d'alerte. Surtout qu'il y a une couple d'années, un de mes amis est mort d'une overdose. Il m'avait demandé de l'aide, mais je me sentais démuni. Il m'arrive fréquemment de revoir la scène et j'ai beaucoup de difficultés à passer par-dessus ça parce que je culpabilise. Mais mon dernier ami m'a laissé un héritage. Celui de ne pas avoir été assez attentif. Est-ce que j'aurais pu l'aider ? Ça vient rallumer le souvenir de l'overdose que j'avais en partie enterré en moi.

DANIEL RICHER
CAMELOT MÉTRO SQUARE-VICTORIA

Voir quelqu'un mourir

La mort de ma femme a été un traumatisme. On était ensemble depuis 25 ans. Un soir, on jasait, puis on s'est couché et ses yeux ont viré à l'envers. J'ai essayé de la ranimer, mais je n'ai pas réussi. C'est sa fête aujourd'hui, elle aurait eu 59 ans. Je pense tout le temps que c'est de ma faute. C'est vrai que j'y pense trop. Elle me manque, je pense tout le temps à elle. Quand j'arrive chez ma sœur, j'y repense encore plus parce que ça s'est passé là-bas. Encore hier, j'ai vu quelqu'un faire une crise d'épilepsie, ça m'a rappelé ma femme. Elle en faisait aussi. Maintenant, j'ai peur de voir quelqu'un mourir.

MARIO SAINT-DENIS
CAMELOT MÉTRO MCGILL



OPINION

PAR MATHIEU THÉRIAULT
CAMELOT DE L'ÉPÉE / BERNARD

PHOTO: MCT408 (123RF)

Revenu minimum garanti

Pour ou contre ?

Et si le gouvernement donnait à tout le monde, de la majorité à la mort, un revenu minimum de base qui permettrait de sortir de la pauvreté ? Sans condition, sans question, sans justification, juste pour la simple et bonne raison qu'aucun citoyen dans une société riche comme la nôtre ne mérite de traîner dans la rue avec une pancarte accrochée autour du cou sur laquelle est écrit « j'ai faim ».

C'est un peu le principe du revenu minimum garanti (RMG). Et si cette idée était au contraire complètement débile ? Pourquoi, en effet, donner une prestation de base à quelqu'un qui serait, disons, déjà millionnaire ? Chose certaine, le RMG est loin de faire l'unanimité et pour s'y retrouver, il faudrait peut-être déjà savoir de quoi on parle.

Qu'on l'appelle RMG, allocation universelle, revenu de citoyen-neté, revenu social universel garanti ou autrement, le concept est en général le même. L'État donnerait à tout le monde, donc de façon universelle, un montant qui lui permettrait de sortir de la pauvreté et de couvrir ses besoins de base, sans aucune contrepartie. De quel montant parle-t-on ici ? On ne s'entend pas exactement, et ce n'est sûrement pas un point de détail puisque c'est l'ensemble de la société qui au final assumerait la facture. Mais pour l'instant, laissons les maths de côté pour nous en tenir au principe.

Un RMG mettrait au rancard l'ensemble des autres programmes sociaux pour les remplacer par une prestation unique. Finis donc l'aide

sociale, l'assurance-chômage, les prêts et bourses, les allocations familiales, les pensions de retraite, les prestations de maternité, d'invalidité, pour les orphelins, pour les accidentés du travail et que sais-je encore. C'est ici que les partisans de droite du RMG se lèchent les babines. Moins d'État, moins de bureaucratie, moins de fonctionnaires, moins de paperasse. Et la gauche peut facilement les rejoindre en chemin. Avec son armée de fonctionnaires, ses questionnaires à rien plus finir, ses inspections intrusives, ses catégories arbitraires, ses interrogatoires hyper personnels, le gouvernement joue effectivement un rôle paternaliste, condescendant et patriarcal dans la vie de ses sujets.

L'aide sociale équivaut à 54 % du salaire minimum



Selon l'organisme Au bas de l'échelle, les personnes rémunérées au salaire minimum travaillent en moyenne 25 heures par semaine seulement. La prestation d'aide sociale de 628 \$ pour une personne sans contrainte à l'emploi représente ainsi 54 % du salaire minimum pour 25 heures de travail par semaine.

La fin de l'arbitraire étatique ?

On n'a qu'à penser à l'aide sociale, pour laquelle l'État catégorise un peu arbitrairement les bénéficiaires entre aptes et inaptes au travail, et distribue sa maigre pitance en conséquence. Dans bien des programmes sociaux d'ailleurs, on demeure souvent dans une logique de « bons » et de « mauvais » pauvres, on sépare les « méritants » de ceux qui le sont moins. Le RMG viendrait en principe mettre un frein à cet arbitraire étatique, où des fonctionnaires à l'humeur changeante ou rémunérés « au quota » décident de qui a droit à un peu d'aide, comme l'Église décidait autrefois si une mère était assez vertueuse et chaste pour recevoir l'aumône.

C'est à cette tyrannie bureaucratique et à ce gouffre financier que viendrait en principe mettre fin le RMG. Un chèque, pour tout le monde, « *no questions asked* » et chacun vit sa vie. Après, si tu travailles ou pas, combien tu as dans ton compte, que tu sois à l'article de la mort ou en parfaite santé, on réglerait ça sur ton rapport d'impôt... La vie rêvée, non ?

Oui mais qui demande quoi ?

Avec pareils arguments, on pourrait penser que seuls quelques irréductibles anarchistes s'acharnent à demander une aussi folle mesure. Qu'on est carrément dans l'utopie. Pourtant, un gouvernement conservateur en Finlande tente actuellement de la mettre en place dans une province. Le Parti libéral du Québec (oui oui, Couillard) se penche sérieusement sur la question et les Suisses ont récemment rejeté à 77 % par référendum une proposition qui visait à implanter la mesure. C'est dans une vingtaine de villes hollandaises que le concept serait aujourd'hui le plus avancé et commencerait dès cette année. Le débat vient de refaire surface dans l'actuelle campagne pour les

33 % de richesses invisibles

Statistique Canada a estimé que le travail non rémunéré au Canada équivalait à 33 % du produit intérieur brut. Lorsqu'une personne travaille dans la sphère privée, son activité n'est ni reconnue, ni récompensée par un salaire :

- Éducation des enfants
- Activité des proches aidants
- Préoccupation du vivre ensemble
- Tâches domestiques
- Création artistique
- Bénévolat
- Militantisme
- Études



présidentielles françaises. À plusieurs endroits en Occident, la proposition est sérieusement débattue et envisagée. On n'est donc plus dans une utopie du genre « un monde sans argent et sans patriarcat », l'affaire est à nos portes.

Partisans et détracteurs à droite comme à gauche

Ce qui est particulier avec l'idée du RMG, c'est qu'on en retrouve des partisans autant à droite qu'à gauche, et donc des détracteurs également dans les deux camps et leurs extrêmes. On a vu des anarchistes autant soutenir que démolir l'idée, mais on a aussi vu l'économiste Milton Friedman (pour ainsi dire le père fondateur du néolibéralisme) s'en faire le promoteur. Si plusieurs arrivent à s'entendre sur les bénéfices supposés de la chose, tout le monde se demande bien sûr combien coûterait une telle mesure, comment on la financerait et surtout, de combien serait la prestation mensuelle.

Ses partisans argumentent en disant qu'à l'heure d'une économie post-industrielle, on arrêterait enfin de définir seulement les citoyens en fonction de l'emploi qu'ils occupent. Le bénévolat, les pairs aidants, les entreprises culturelles, sportives et toutes les autres activités non salariées seraient finalement récompensées à leur juste valeur. Comme on l'a dit plus haut, on en finirait aussi avec la bureaucratie du gouvernement, son armée de fonctionnaires tatillons et ses programmes qui se recoupent parfois.

Une baisse généralisée des salaires ?

Comme le dit un critique du concept, il semble que c'est surtout la droite qui se fait de nos jours la grande partisane du RMG, ce qui n'est pas un mince paradoxe. Comme le dit le proverbe, l'enfer est pavé de bonnes intentions et le diable est toujours dans les détails. Pour le cas qui nous occupe, c'est dans l'application concrète de la mesure qu'une bonne idée pourrait au final se tourner contre ses promoteurs. Par exemple, certains estiment qu'un RMG permettrait au patronat d'appliquer une baisse généralisée des salaires sous prétexte que l'État verse déjà à tout un chacun une prestation de base, que viendrait donc compléter le salaire versé. Ou encore, des féministes pensent que cette prestation pousserait les femmes à demeurer mères au foyer, renforçant ainsi les rôles traditionnels et les privant de l'émancipation et la socialisation que permet le salariat. ▶

44 % des besoins de base couverts par l'aide sociale

La Mesure du panier de consommation (MPC), outil mis en place par le gouvernement canadien, a pour but d'établir le seuil minimal de revenu que requiert un ménage pour subvenir à ses besoins. Le panier de consommation est établi en estimant le coût des éléments suivants :

- Nourriture
- Logement (dont électricité, chauffage, eau et électroménagers)
- Vêtements
- Transport
- Autres (téléphone, ameublement, soins d'hygiène, frais scolaires, loisirs, dépenses personnelles)



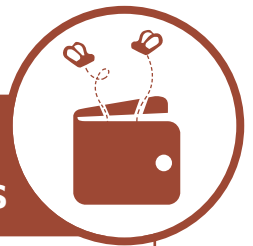
En 2013, la MPC estimait qu'une personne seule vivant à Montréal devait disposer de 16 573 \$ par an pour couvrir ces besoins de base, quand la prestation de l'aide sociale n'allouait que 604 \$ par mois (7248 \$ par an), soit moins de 44 % du montant.

L'État-providence, tel qu'il s'est construit depuis la Deuxième Guerre mondiale, peut effectivement ressembler à un monstre bureaucratique. À chaque politique sociale correspond une classe ou une communauté de citoyens qui se sont battus pour obtenir des droits spécifiques. Les féministes ont réclamé des congés de maternité, les sans-emploi l'assurance-chômage ou l'aide sociale, les accidentés du travail ont revendiqué la CSST ou les étudiants les prêts et bourses. Ces différents programmes ne sont pas apparus de nulle part et ont toujours eu comme enjeu principal la juste redistribution des richesses, le partage entre le capital et le travail, entre les classes sociales. Le RMG, pour sa part, n'a jamais été porté par aucun mouvement social et semble sortir de ce cadre. Il semble même que cette revendication soit surtout apparue quand les luttes sociales étaient en déclin.

Un démantèlement de l'État-providence ?

C'est du moins ce que soutiennent Mateo Alaluf et d'autres auteurs dans un livre clairement de gauche intitulé *Contre l'allocation universelle* (Lux, 2016). Ils y soutiennent que c'est lors de la crise économique de 1973 que l'idée a d'abord suscité l'enthousiasme, lequel s'est renouvelé encore après la crise de 2008. Le RMG serait donc en progrès quand les mouvements sociaux sont sur la défensive et accompagnerait ainsi le démantèlement de l'État-Providence et la montée du néolibéralisme. « *L'émancipation individuelle et collective sera fonction de droits et non d'une somme monétaire attribuée à chacun. Les services publics, c'est-à-dire les droits à la santé, à l'éducation, à la mobilité, au logement, au travail, dans cette perspective, primeront l'octroi d'une allocation* », disent-ils en conclusion.

La pauvreté coûte 24,4 milliards de dollars



Selon une étude de 2007 menée pour l'Ontario Association of Food Banks (OAFB), la pauvreté coûte 24,4 milliards de dollars par année au Canada (en coûts directs et indirects). Pourtant, la même année, pour que tout le monde puisse être juste au-dessus du seuil de pauvreté, il aurait fallu déboursier 12,3 milliards de dollars.

Dans un Québec où un chèque d'aide sociale ne permet même pas aux prestataires d'atteindre la moitié du seuil de faible revenu, le RMG semble a priori une excellente initiative. Cependant, le fait que ce soit le même gouvernement du PLQ, qui vient d'adopter la loi 70 permettant de charcuter les prestations à aussi peu que 399 \$ par mois, qui s'en fasse le promoteur a de quoi nous rendre sceptiques. Qu'ailleurs en Occident, ce soient surtout des gouvernements conservateurs qui promeuvent la mesure a aussi de quoi nous rendre méfiants. Chose certaine, si le Québec ou le Canada cherchent à s'aventurer plus loin sur cette avenue, les citoyens et les mouvements sociaux devront se montrer très vigilants afin de s'assurer que ce qui a les apparences d'un grand progrès social ne se transforme pas en cadeau de Grec. ■

L'itinéraire, c'est aussi du soutien au revenu.
 Merci de nous aider à poursuivre notre engagement envers la société.
itineraire.ca/faire-un-don

Un incident de sport

Quand j'étais jeune adolescent et que j'allais à l'école du village chez les frères Maristes, en 1965, j'aimais souvent jouer au ballon soccer, au volleyball et au ballon-balai sur l'heure du dîner. Mais comme j'avais commencé l'école, et donc aussi le sport, plus tôt que les autres, à cinq ans et demi, j'avais développé beaucoup de vitesse pour déjouer l'adversaire au ballon avec les pieds. On m'avait surnommé « Réal la rafale ».

Un jour, deux de mes compagnons de classe, qui étaient beaucoup plus gros que moi, m'ont pris en sandwich et un des deux m'a donné un coup derrière le genou. Cela m'a causé une hémorragie interne et de l'enflure. J'ai dû aller à l'hôpital pour passer des radiographies. Les médecins ont découvert que j'avais une fracture du ménisque et m'ont mis la jambe dans le plâtre. Comme je ne pouvais aller à l'école avec cela, j'ai appelé un de mes compagnons de classe pour qu'il m'amène mes livres à la maison et me tienne au courant d'où on était rendus dans la matière scolaire. Ainsi j'ai continué d'étudier à la maison.

Après un mois, on m'a enlevé le plâtre. J'avais perdu beaucoup de masse musculaire. On m'a dit que je devrais être opéré plus tard. J'ai parlé à mon père et il m'a amené chez un chiropraticien, à 12 miles de chez moi, à Saint-Raymond-de-Portneuf. Il m'a enlevé du sang dans le genou et m'a mis un bandage. Il m'a dit que j'avais bien fait de venir car j'aurais pu faire de la gangrène dans le genou et en mourir. Après un autre mois et en faisant des exercices, j'ai pu remarcher normalement.

Dans les mois suivants, un de mes compagnons de classe qui jouait au hockey au niveau Bantam, qui s'appelait Gaston, s'est blessé au genou et a été mal soigné. Il en est décédé. C'est pourquoi il est toujours important de se faire soigner correctement.

RÉAL LAMBERT
CAMELOT LAURIER
/ LANAUDIÈRE



Un système d'alarme

C'était chez une dame chez qui j'allais faire le ménage une fois aux quinze jours, sur le Plateau Mont-Royal. Ça faisait au moins quatre ou cinq ans que je travaillais chez elle. Un beau jour, elle m'annonça qu'elle se faisait poser une alarme pour rendre son logement plus sécuritaire. Je travaillais là toute la journée et elle m'avait montré comment entrer le code du système lorsque je partais et l'enlever quand j'arrivais le matin pour faire le ménage.

Lorsque j'allais faire le ménage chez des clients, j'apportais toujours ma fiche de travail avec le nom de la personne et son numéro de téléphone. J'appelais toujours la veille pour qu'il ou elle le sache.

Un jour, j'arrive chez ma cliente. J'entre dans la maison, je barre la porte et me dépêche d'enlever le code. Par mégarde, j'oublie de peser sur un bouton... et je ne m'en aperçois pas. Je m'en vais dans la cuisine et je commence à préparer les choses dont je me sers pour faire le nettoyage. Tout à coup, l'alarme se met en marche. Il est trop tard et la sirène commence à sonner. Je finis par réussir à arrêter le système d'alarme et je commence à travailler.

Mais quinze minutes plus tard, je vois deux agents de police monter sur le perron. Je m'en vais leur ouvrir la porte, je n'ai rien à craindre. Un agent me demande ce que je fais là et je lui réponds simplement que je travaille ici. Le policier appelle alors ma cliente à son bureau.

Le tout s'est très bien réglé. La cliente a expliqué aux policiers que j'étais bel et bien sa femme de ménage et que je pouvais travailler comme d'habitude. Je peux dire que j'ai quand même été chanceuse car j'ai eu affaire à deux policiers avec qui j'ai pu communiquer facilement.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTRO FABRE



MOTS DE CAMELOTS

Le bonheur

Le bonheur commence par nous.

Être en paix avec soi-même, pratiquer des choses qu'on aime : les arts, écouter de la bonne musique, bouger, lire, écrire. S'ajoute la persévérance qui continue à nous rendre heureux, même si on est pauvre.

C'est là qu'arrive la richesse. La pauvreté, c'est une forme de richesse. Il y en a qui sont riches, mais ne sont pas heureux. Pour obtenir quelque chose, allons le chercher. Il ne faut pas attendre des années et des années après une loterie. On pourrait attendre longtemps, assez de temps pour se rendre à notre cercueil, c'est une perte de temps que de toujours attendre, attendre et attendre...

Si tu n'étais pas heureux avant, il n'est jamais trop tard. Ne fais pas juste penser à ce que tu vas faire, fais-le.

Il y en a pour qui le bonheur, c'est d'essayer de nuire aux autres, quand ils voient quelqu'un malheureux, cela fait leur bonheur. Mais il ne faut pas s'arrêter à ça. Pour continuer d'être soi-même heureux, débarrasse-toi de ton négatif, conseil d'un sage.

Pensée du jour :

Tu ne peux pas cacher à l'intérieur de toi ce qui paraît à l'extérieur. Regarde les yeux de quelqu'un, tu vas avoir la réponse. Contente-toi de peu pour être heureux.

JACQUES ÉLYZÉ
CAMELOT THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI





ENTREVUE

PAR JO REDWITCH
CAMELOT MÉTRO MCGILL

PHOTO : SAMART BOONYANG (123RF)

Conversation avec un pédophile

Les pédophiles sont-ils récupérables ? La question est trop souvent gardée sous silence. Si les actes commis sont souvent irréparables, quelles solutions propose notre société pour éviter aux coupables de récidiver ? Écouter l'un d'entre eux peut nous aider à répondre à ces questions.

Les Cercles de soutien et de responsabilité (CSR) sont des initiatives communautaires qui existent partout au Canada. Chaque cercle comprend un groupe de bénévoles qualifiés qui accompagnent des délinquants sexuels qui sont déjà passés à l'acte afin d'obliger l'individu à rendre des comptes et à se reconstruire complètement. Ceux-ci s'engagent de leur plein gré à communiquer ouvertement avec le groupe au sujet de leurs besoins. Le processus dure souvent plusieurs années.

Ce modèle est reconnu internationalement pour son efficacité à aider les délinquants sexuels à se réinsérer avec succès dans la société. Des recherches ont démontré que le taux de récidive sexuelle des hommes participant aux CSR est de 80 % inférieur à celui des délinquants qui n'y participent pas.

Déjà impliquée avec le Centre de services de justice réparatrice, qui met en lien ex-victimes et ex-détenus, je voulais comprendre comment notre société peut accompagner dans leur réintégration des personnes reconnues coupables de faits aussi graves que des actes de pédophilie.

Par l'intermédiaire d'un aumônier qui est intervenu par le passé à la prison La Macaza, où sont incarcérés la plupart des délinquants sexuels, j'ai été référée à Françoise Crabalona, présidente du CSR. Ancienne psychologue, elle a longtemps travaillé dans un hôpital auprès d'enfants victimes d'abus sexuels.

C'est ainsi que j'ai pu rencontrer Alain*, 40 ans, pédophile récidiviste qui a fait quatre victimes, garçons et filles, et a été incarcéré à La Macaza. Il demeure actuellement dans une institution provinciale sous haute surveillance, avec d'autres personnes qui ont des problèmes en santé mentale.

Je l'ai vu en compagnie de deux de ses intervenants bénévoles, qui me l'ont présenté comme une personne très fragile, qui manque d'autonomie et a besoin d'un support continu. Suivi depuis quatre ans par le CSR, Alain a fait des progrès. Il ressent aujourd'hui beaucoup de culpabilité et de remords. J'ai vu chez lui de la sincérité et de

l'espoir, mais aussi une certaine naïveté et une très grande faiblesse qui nous laissent supposer qu'il ne sera probablement jamais remis en complète liberté.

À quel âge as-tu réalisé que tu étais sexuellement attiré par les enfants ?

Je l'ai su très jeune. Ma première victime, ça a été à 14 ans, mais j'ai commencé à avoir des fantasmes vers l'âge de 8 ou 9 ans.

Considères-tu que les membres de ton entourage ont eu une influence sur ton attirance pour les enfants ?

Non, pas du tout. J'ai eu de bons parents. C'est un problème que j'ai développé, puis c'est un mauvais chemin que j'ai choisi, c'est quelque chose qui est parti de moi. Puis je me masturbais beaucoup.

As-tu compris tout de suite que ce qui t'arrivait n'était pas correct ?

Non, je n'avais pas d'émotions à ce moment-là. Je ne pensais pas à ça.

Est-ce que tu en as parlé à quelqu'un, quand tu as compris que tu étais attiré par les enfants ?

Non, ce qui est arrivé avec ma première victime, c'est que mes parents m'ont surpris. Personne n'a porté plainte. C'est à ce moment que j'ai pris conscience de la situation. Et après, c'est moi qui me suis dénoncé de moi-même.

Comment tes parents ont-ils réagi quand c'est arrivé ?

C'est sûr que mes parents auraient aimé me placer mais ils ne connaissaient pas la nature du problème et dans ce temps-là, ils ne savaient pas où se référer pour que je puisse être suivi par un travailleur social. Ils ne savaient pas où avoir de l'aide et ne savaient pas à qui en parler. À cette époque, les gens qui ont ces problèmes-là étaient encore plus mal vus. Cela ne sera jamais accepté et certains font des victimes l'une après l'autre. Ils font une victime, ils vont en prison, ils sortent, ils refont une victime, et ainsi de suite...

Moi, j'ai quatre victimes en tout. Il y en a une pour laquelle je viens de me dénoncer et je suis en processus pour passer en cour devant le juge. Ça fait longtemps mais j'avais ce poids sur la conscience alors je me suis dénoncé. J'en ai beaucoup parlé avec mon intervenant qui avait remarqué mes sautes d'humeur, mon impulsivité.

* Nom d'emprunt

Quand je voyais mon frère et mon neveu, qui a été ma victime, cela me préoccupait. Mon neveu ne se rappelle de rien, c'est ce qu'il a dit au détective quand il l'a rencontré. Cela me fait du mal de penser à ça mais je m'attendais à la réaction de mon frère. Il m'a mis à part, il me rejette. Je comprends pour son fils mais ce n'est pas facile à accepter. Avec mes frères ça toujours été comme cela, ils m'ont toujours rejeté et je trouve ça difficile, mais je ne fais plus d'efforts comme avant pour essayer de me rapprocher.

Qu'est-ce qui te fait de la peine, Alain ?

C'est tout ça. J'ai pris un mauvais chemin, j'aurais pu avoir une belle vie mais au lieu de ça, j'ai pris un mauvais chemin et ça m'a mené à une mauvaise vie. Des fois, tu trouves que l'idée est bonne sur le coup mais ça fait mal aux victimes. C'est ma première victime fille qui m'a fait le plus mal. Nous commençons à être très proches la petite et moi, j'étais pas son idole mais pas loin, et elle m'appelait « papa ». Je la corrigeais en lui disant que je n'étais pas son père. J'essayais de faire de mon mieux avec elle. C'était la fille d'un de mes amis. Quand il s'est distancé de la mère, moi, je me suis rapproché d'elle pour être plus proche de la petite. Et là, je me suis attaché à la petite, elle me donnait des bisous sur les lèvres et elle me disait des « je t'aime ». Elle me suivait partout, elle m'aimait.

Est-ce que tu es passé à l'acte avec cette petite fille ?

Oui.

Quel âge aviez-vous tous les deux ?

Moi j'avais 27 ans, on était ensemble mais je ne veux pas trop entrer dans les détails.

Et elle, quel âge à peu près ?

Elle avait 5 ans.

« C'est sûr que mes parents auraient aimé me placer mais ils ne connaissaient pas la nature du problème et dans ce temps-là, ils ne savaient pas où se référer pour que je puisse être suivi par un travailleur social. Ils ne savaient pas où avoir de l'aide et ne savaient pas à qui en parler. »

As-tu été incarcéré ?

Pour ma première victime, les parents le savaient mais ils n'ont pas porté plainte. J'avais 14 ans à l'époque. Et pour ma deuxième victime, j'ai eu un sursis de 18 mois pendant lesquels je pouvais sortir le jour pour travailler. J'ai fait de la détention à ma troisième victime. J'ai fait un an en dedans et un an en libération conditionnelle (NDLR : sous juridiction fédérale). J'étais à La Macaza. C'est là que toutes les personnes qui ne peuvent pas être mêlées à la population de pénitencier vont. La Macaza est spécialisée pour des détenus en délinquance sexuelle. Ce sont pour la plupart des pédophiles, je crois.

En prison, est-ce que vous parliez de vos délits entre vous ?

Non, non ! Personne ne parle. Quand tu arrives là-bas, les détenus savent tout de suite pourquoi.

Comment fais-tu pour ne pas passer à l'acte quand tu as des pulsions sexuelles ?

Ça arrive que je me masturbe. J'en parle aussi à la maison (NDLR : une institution surveillée dont le nom ne nous a pas été révélé), à mes intervenants. J'essaie de ne pas m'isoler seul dans ma chambre. Je suis bien entouré. Le Cercle de soutien et de responsabilité m'aide beaucoup.

Est-ce que tu crois que tu as une sexualité saine ?

Je ne sais pas ! Je suis intéressé par quelqu'un en ce moment. Il habite la même maison que moi. Lui, il n'est pas encore prêt qu'il me dit. Il est homosexuel mais il n'est pas prêt pour le moment, c'est le temps qui va décider, mais il y a un attachement qui se fait tranquillement.

Qu'est-ce qui t'attire chez cette personne ?

Il est beau à l'intérieur et à l'extérieur. Il me fait du bien et j'aime quand on s'embrasse. Je ne sais pas si ça va aller plus loin car ça m'a toujours un peu gêné, le côté sexuel, ça m'a toujours fait poser beaucoup de questions sur moi. Donc pour le moment, on en reste aux bisous, je ne veux pas pousser les choses. Je ne sais pas ce qui va arriver dans le futur. C'est sûr que je veux m'en sortir et avoir une belle relation. Je ne veux pas faire d'autres victimes parce que j'ai fait du mal à bien du monde et à mes parents. Je viens d'avouer pour ma dernière victime qui est le fils de mon frère, cela leur a fait beaucoup de mal, ça a ramené un choc passé.



PHOTO : JO REDWITCH

Penses-tu pouvoir te pardonner un jour ?

J'ai bien de la misère avec ça, beaucoup de misère. C'est sûr que je veux m'en aller vers un meilleur chemin et bien finir mes jours. Aujourd'hui, ça va relativement bien mais tout le monde qui commet un geste terrible peut un jour penser au suicide. Je ne peux pas dire que je n'y pense pas parfois. J'ai même déjà fait une tentative il y a très longtemps mais un ami m'a surpris juste à temps. Encore aujourd'hui, je souffre énormément. J'ai une filleule que je ne peux pas voir. J'aimerais ça, mais je ne peux pas prendre le risque de récidiver et de faire une autre victime. ■■



Agir avant qu'il ne soit trop tard

PAR JO REDWITCH

La réalité même de la pédophilie est horrificante et révoltante. Démystifier ce fléau pourrait toutefois contribuer à prévenir les crimes et à protéger les enfants d'aujourd'hui qui seront les adultes de demain. S'il n'existe pas de solution clé en main et si toutes les ressources ne conviendront pas à tous les diagnostics, celles-ci ont le mérite d'exister. État des lieux.

Pédophile conscient ou pervers sadique

Jusqu'au 18^e siècle, la pédophilie était diagnostiquée comme étant de la folie et le pédophile comme un individu dégénéré. La pédophilie a été théorisée au sens psychiatrique en 1886, et dans la société moderne, les activités s'y rapportant sont non seulement inacceptables socialement mais sont punissables au sens de la loi.

La Classification internationale des maladies (CIM-10) publiée par l'Organisation mondiale de la Santé définit aujourd'hui la pédophilie comme « *une préférence sexuelle pour les enfants, qu'il s'agisse de garçons, de filles, ou de sujets de l'un ou l'autre sexe, généralement d'âge prépubère ou au début de la puberté* ». Le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM), qui fait actuellement autorité dans le domaine du diagnostic de la santé mentale, a lui déjà revu plusieurs fois sa classification.

Les experts s'accordent toutefois sur un point : il y a une très grande différence entre le pédophile conscient de son trouble de personnalité (Alain fait partie de cette catégorie) et celui qui est qualifié de pédophile de type pervers sadique, qui ne sera focalisé que par son simple désir de relation sexuelle avec l'enfant et ne sera pas conscient du mal qu'il fait. Il justifiera ses actes par le déni en se disant que l'enfant avait besoin de tendresse. Nous

ne parlerons dans ces pages que du pédophile conscient, pour qui des solutions existent.

« Une déviance à traiter dès l'enfance »

Nombre de pédophiles commettent leurs premiers crimes au cours de leur jeunesse. Les traiter avant le passage à l'âge adulte donne de bons résultats, encore faut-il les identifier suffisamment tôt.

À en croire les statistiques du ministère de l'Intérieur britannique, 30 à 50 % des abus sexuels sur des enfants sont le fait de jeunes enfants ou adolescents. 50 % des agresseurs sexuels avouent que leurs déviances se sont manifestées dès l'adolescence, voire même plus tôt. « *La pédophilie est une déviance à traiter dès l'enfance. Un adulte ne devient pas pédophile du jour au lendemain*, explique le docteur britannique Andrew Durham, qui intervient auprès de pédophiles. *Mais la peur et la haine qu'inspirent les pédophiles sont telles que les gens se refusent à comprendre à quel point ce que ces individus ont vécu dans leur enfance est important.* »

Un jeune américain monte un groupe de soutien en ligne

Certains pédophiles ne sont jamais passés à l'acte mais vivent avec une attirance sexuelle envers les personnes prépubères, ou même envers les enfants en bas âge (hébéphilie). C'est le cas d'Adam, un Américain de 19 ans aujourd'hui, qui a pris conscience de son attirance pour les enfants lorsqu'il avait 14 ans. Il ne voyait donc pas le mal, jusqu'à ce qu'il vieillisse et tombe sur une vidéo qu'il voudrait oublier, impliquant un très jeune enfant de 18 mois. Ce fut un éveil très brutal pour lui. « *J'ai été horrifié par ce que je voyais,*

Témoignage



Un pédophile belge demande l'euthanasie

En Belgique, l'accès à un programme d'euthanasie est légal pour une personne souffrant d'une façon insupportable et constante, et pouvant prouver avoir tout essayé pour trouver une solution. C'est le cas de Sébastien, un ingénieur de 39 ans qui a suivi 17 ans de thérapie sans succès, et qui reste sexuellement attiré par les enfants. Il a demandé une castration chimique qui lui a été refusée, n'ayant jamais été condamné pour une agression.

La particularité de la loi belge est que la souffrance psychique due à des troubles psychiatriques graves permet aussi d'accéder au programme et de mettre fin à ses jours par injection létale. Sébastien est en processus pour mettre fin à ses jours et s'est isolé pour ne pas faire de mal aux enfants.

explique-t-il dans un reportage*. *Je me souviens avoir voulu passer à travers l'écran d'ordinateur et tuer la personne qui faisait ça. À ce moment-là, j'ai su qu'il y avait quelque chose de vraiment mal. J'ai été envahi par la culpabilité et la honte* » ; il a ensuite traversé une longue période de dépression.

Au bout d'un moment, Adam a su réagir, d'abord en en parlant à sa mère, dévastée, puis en mettant sur pied un groupe de soutien virtuel pour les jeunes pédophiles qui ne sont jamais passés à l'acte. Les membres peuvent s'aider et s'encourager afin de ne plus consommer de pornographie infantile et de ne pas passer à l'acte. Ils se sont tous autodiagnostiqués à partir du DSM, reconnaissent leur dépendance et prônent l'abstinence totale.

Empêcher la récidive

Le but du service correctionnel du Canada est d'agir auprès des personnes qui ont été reconnues coupables de crimes en matière de délinquance sexuelle. Durant son séjour en institution provinciale ou en maison de transition, le pédophile désirant s'investir dans son rétablissement peut être suivi sur de très longues périodes par le Cercle de soutien et responsabilité (CSR). Celui-ci a pour mission d'encadrer et de responsabiliser le pédophile dans le but de le réintégrer dans la population.

Les services proposés aux récidivistes sont coûteux pour la société mais nécessaires. C'est pourquoi certains s'accordent pour dire que le travail avec de jeunes pédophiles est d'autant plus pertinent. ■

* Source : <http://www.upworthy.com/this-19-year-old-pedophile-has-never-gone-near-a-child-and-he-needs-you-to-hear-his-story>

Des ressources à Montréal

Amorce

Les personnes ayant des troubles de pédophilie et qui en sont conscientes peuvent se rétablir de diverses manières axées sur l'ouverture et le respect de l'être humain. C'est le cas de la ressource communautaire Amorce, à Montréal. Depuis 1992, le groupe se distingue par ses réunions d'entraide hebdomadaires qui visent à rendre le client responsable de sa démarche et à dépasser les stigmates sociaux, tout en brisant l'isolement. Dans une approche humaniste et cognitive, le respect, l'écoute et l'empathie sont des priorités. Tous les employés ont reçu une solide formation en évaluation et en intervention, et ils ont plusieurs années d'expérience auprès de la clientèle sexuellement délinquante.

groupeamorce.com

CIDS Laval

Le Centre d'intervention en délinquance sexuelle a pour mission d'offrir un traitement adapté et spécialisé aux individus aux prises avec un problème de délinquance sexuelle afin de protéger les enfants et les adolescents contre les abus sexuels. Le centre accueille en majorité des hommes qui ont commis des délits sexuels. Ceux-ci s'engagent dans une démarche thérapeutique de près de 20 mois.

cidslaval.com

RIMAS

Le Regroupement intervenant en matière d'agression sexuelle, qui se présente comme un lieu d'échange et de formation entre chercheurs intervenants, organise tous les deux ans un congrès, alternativement au Canada et en Europe. Son prochain colloque, sur le thème *Quand la clinique rencontre la recherche* aura lieu du 31 mai au 2 juin.

cifas2017.ca





COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

PHOTO : GENNADIY POZNYAKOV (123RF)

Le temps des semences

Au moment où vous lisez ces lignes, le printemps devrait être pas mal bien installé dans la région. Si vous avez le bonheur de pouvoir cultiver un potager, ou à tout le moins quelques plants en pots sur votre balcon, vos semis devraient être bien vigoureux depuis un bon moment. Pour les urbains que nous sommes en large majorité, il s'agit là d'un petit luxe, de renouer à petite échelle avec une tradition millénaire. C'est encore plus vrai au Québec, dont l'économie s'est longtemps basée sur l'agriculture.

Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, dans les années 1950, environ le tiers de l'emploi au Canada se concentrait dans l'agriculture, alors que le pays s'industrialisait à grande vitesse. Un demi-siècle plus tard, c'est à peine 3 % des Canadien-nes qui y travaillent. C'est donc dire qu'il n'y a pas si longtemps, le travail de la terre était une réalité de grande proximité pour à peu près tout le monde, depuis le début de la colonie, en somme, et qui nous est maintenant presque totalement étrangère.

Ce constat, qui pourrait s'appliquer à tous les pays industrialisés, m'attriste profondément. S'il est un geste que la totalité des humains posent au moins une fois par jour, c'est bien de s'alimenter. Cela est d'autant plus désolant qu'une société riche comme la nôtre semble obsédée par la bouffe et la gastronomie. Les livres, les magazines et les émissions de télévision spécialisées ont des succès qu'envient tous les autres genres. Même dans les salons du livre, les livres de recettes ont plus de succès que les romans de nos étoiles de la littérature.

Pourtant, bien peu d'entre nous avons déjà expérimenté concrètement la production agricole. Ça a l'air de quoi, un plant de choux de Bruxelles ou de zucchini ? Qui a déjà vu un œuf de poule pondu du jour, avant qu'il ne soit lavé et estampillé d'un code à l'encre rose ? Et on ne parle pas de l'élevage et de l'abattage industriel des animaux ni de la transformation alimentaire...

Enseigner l'agriculture

D'ailleurs, à une époque où tout un chacun s'inquiète pour sa santé et surveille son alimentation, il est étonnant de constater que les ventes d'aliments transformés continuent de connaître une croissance forte et soutenue. On craint le rôle invasif de la technologie dans nos vies privées, mais on ne se soucie à peu près jamais de la manière dont on fabrique un nombre important d'aliments qu'on ingère dans notre propre corps.

Il est souvent question de la nécessité d'introduire des cours pratiques à l'école secondaire, qui prépareraient les jeunes au monde concret qui les attend, au plan des finances personnelles, par exemple. Il me semble qu'il serait de la première importance qu'un cours sur l'agriculture et l'alimentation soit proposé aux élèves.

À l'instar de l'enseignement des rudiments de la gestion de l'épargne et du crédit, il faudrait cependant dépasser les objectifs des anciens cours d'« économie familiale ». Il n'est pas prioritaire pour l'école d'apprendre aux jeunes à gérer leur compte de banque ou à cuisiner une sauce à spaghetti. Je ne dis pas que ça ne devrait pas être le cas, mais dans le contexte où plus tard ils évolueront dans un monde de plus en plus complexe, ce sont les enjeux sociaux, politiques, économiques et écologiques de ces questions qui devraient être mis de l'avant. De bien comprendre ce qu'impliquent l'agriculture et la transformation alimentaire industrielle, tant pour la santé individuelle que celle des écosystèmes ou de l'économie.

Parce que nous n'entretenons plus de liens de proximité avec l'agriculture, nous ne nous soucions à peu près pas de ces questions, qui ont pourtant maintenant une importance beaucoup plus grande qu'à l'époque de nos aïeux. Nous ne savons pratiquement plus comment cultiver un potager, mais nous ne nous intéressons que très peu aux méthodes de production de nos aliments. Il serait temps de semer un peu de connaissances et de réflexions dans l'esprit des jeunes pour en faire des citoyens-consommateurs plus avisés à l'avenir. ■

L'ITINÉRAIRE

sur

LinkedIn



INFO RAPSIM

PAR AMÉLIE PANNETON
ORGANISATRICE COMMUNAUTAIRE AU RAPSIM

Budget Morneau

Le fédéral et la lutte à l'itinérance

Quel est le rôle du gouvernement fédéral dans la lutte à l'itinérance ? Quel est l'impact du dernier budget du ministre Morneau sur le travail des organismes communautaires à Montréal ? En quoi les sommes consenties répondent-elles aux demandes exprimées sur le terrain ? Afin de bien comprendre les effets des mesures annoncées le 22 mars dernier, il est nécessaire de revenir sur les fonds fédéraux qui permettent de réduire et de prévenir l'itinérance.

Le gouvernement canadien apporte, depuis 1999, un soutien financier important aux organismes montréalais actifs auprès des personnes en situation d'itinérance. Il le fait par le biais d'un programme qui existe aujourd'hui sous le nom de la Stratégie des partenariats de lutte contre l'itinérance (SPLI).

À Montréal, les fonds soutiennent une diversité d'actions sur le terrain : travail de rue et de milieu, mais également interventions au sein de centres de jour et de refuges. Parallèlement, la SPLI permet aussi d'améliorer les installations des organismes et de contribuer au développement d'unités de logement social.

On parle ainsi d'une enveloppe budgétaire essentielle, portée par une vision globale. La SPLI, telle qu'elle est conçue initialement, reconnaît que les réponses à apporter à l'itinérance doivent être diversifiées, mais toujours en phase avec les besoins exprimés par les communautés.

Housing First

Mais en 2013, coup de théâtre : le gouvernement fédéral, sous la gouverne des conservateurs de Stephen Harper, réoriente la SPLI. Les fonds alloués pour la période allant de 2015 à 2019 devront suivre l'approche *Housing First*. Connue en français sous le vocable *Logement d'abord*, cette pratique consiste à offrir un logement, accompagné d'un suivi qui varie selon l'intensité des besoins, à des personnes en situation d'itinérance chronique.

Bien que ce type d'initiative ait sa place dans la lutte à l'itinérance, l'accent mis sur l'approche *Logement d'abord* se traduit par de lourdes coupures dans les projets qui ne s'inscrivent pas dans cette pratique. Le travail de rue, les activités de réinsertion, l'accompagnement et

l'aide alimentaire ne sont que quelques-unes des initiatives qui, sous cette SPLI *Logement d'abord*, subissent d'importants reculs.

Dès l'annonce du gouvernement conservateur, le RAPSIM et ses membres militent donc activement pour que la SPLI retrouve sa vocation généraliste. L'année dernière, le premier budget des libéraux de Justin Trudeau marque ainsi une victoire importante : non seulement l'approche globale du programme effectue un retour en force, mais les fonds disponibles connaissent une hausse de 50 %. Une première augmentation en 15 ans ! Tout n'est pas rose, cependant : ce financement additionnel arrivera à échéance le 31 mars 2018, date à laquelle les services pourraient être à nouveau menacés.

Et le budget de cette année?

Pour le deuxième budget Morneau, le RAPSIM et ses membres portaient une demande claire : que les fonds de la SPLI soient doublés, dès maintenant et jusqu'en 2025, et que le programme s'inscrive dans une approche globale de la lutte à l'itinérance.

Bien que les investissements annoncés ne répondent pas complètement aux revendications du milieu, l'ensemble n'en demeure pas moins satisfaisant : des fonds qui permettent de maintenir les services qui avaient été coupés sous le gouvernement conservateur, puis une enveloppe bonifiée pour la prochaine mouture du programme, qui débutera en 2019. Au total, les libéraux de Trudeau se proposent d'affecter 2,1 milliards de dollars pour la SPLI sur les 11 prochaines années... ce qui, bien sûr, dépasse la durée du mandat du gouvernement actuel.

Au-delà des montants eux-mêmes, cependant, une question demeure : quel principe guidera l'affectation de ces fonds ? Le gouvernement fédéral sera-t-il tenté de favoriser un seul modèle d'intervention, au détriment d'autres pratiques qui ont fait leurs preuves ? Ou offrira-t-il à nouveau son appui à une approche globale, en finançant à la fois une diversité d'interventions et des fonds d'immobilisation pour le logement social et les installations des organismes ? Le RAPSIM et ses membres, convaincus de l'efficacité d'une SPLI généraliste et communautaire, militeront assurément pour cette deuxième option. ■

RAPSIM

Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



Les voilà nos 5 mentors !

Après que de nombreux camelots aient proposé leur candidature, un jury a délibéré et a choisi : (de gauche à droite) Michel Marcil, Jo Redwitch, Yvon Massicotte, Gabriel Bissonnette et Gaetan Prince (absent de la photo) comme mentors. Derrière eux, Marc Desnoyers, de l'agence Upperkut a fait partie du jury. Ce projet de mentorat - réalisé avec l'appui de la Great-West assurances - permettra à ces camelots chevronnés de transmettre leur savoir et leur expérience à leurs collègues plus jeunes et aux nouveaux venus à L'itinéraire. Nos cinq mentors iront sur le terrain identifier de nouveaux spots de vente, dispenseront des conseils pour améliorer les revenus des camelots et seront également ambassadeurs dans la communauté en donnant des conférences. Une excellente façon de former la relève et d'assurer la pérennité de notre organisme. ■

Spectacle au Quai des brumes

Si vous voulez encourager nos participants dans leurs démarches artistiques, alors c'est un rendez-vous au Quai des brumes le 26 avril prochain. Ayant travaillé fort à peaufiner leur performance lors d'ateliers de théâtre, nos participants, Geneviève Bertrand, Sylvain Pépin-Girard, Jacques Élyzée, Norman Rickert et Siou auront un grand plaisir à vous présenter plusieurs numéros de variété. Certains ont écrit des poèmes et des slams, d'autres interpréteront les paroles d'une chanson ou les extraits d'une pièce de théâtre. Lors des ateliers dispensés par le CREP (Centre de ressources éducatives et pédagogiques), les participants de L'itinéraire ont d'abord relevé le défi de développer la communication orale et la confiance en soi. Le 26 avril, ils relèveront le défi de fouler les planches devant public. Soyez-y ! Le spectacle aura lieu au Quai des brumes (4481 rue Saint-Denis), le mercredi 26 avril, de 18h à 20h. ■



De gauche à droite : Siou, Geneviève, Nathalie Ouellet, du CREP, et Sylvain Pépin-Girard

L'itinéraire au secondaire

Le 4 avril dernier, l'itinéraire a été invité par le Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie pour parler du magazine, mais aussi de l'itinérance à Montréal en général. Nos intervenants psychosociaux, Jean-François et Fanny (stagiaire) ont discuté de ces questions devant plus de 200 étudiantes. Fait intéressant, cette conférence a été demandée par les étudiantes elles-mêmes suite au succès qu'a remporté la même initiative, l'année dernière. L'activité est tellement populaire que toutes les élèves de la deuxième secondaire ont assisté avec enthousiasme à cette conférence afin d'en connaître un peu plus sur l'itinérance, mais aussi afin de briser les tabous et les stéréotypes qui y sont reliés. Suite à cela, les étudiantes iront rencontrer leurs camarades de secondaire 5 afin d'en parler et de faire de la sensibilisation. Le pensionnat du Saint-Nom-de-Marie a également acheté 150 magazines; ces derniers seront distribués en classe et étudiés par les étudiantes. Merci à vous ! ■

CULTURE

PAR JEAN-GUY DESLAURIERS
CAMELOT PROMENADE MASSON

deslauriersjeanguy7@gmail.com



Printemps autochtone d'Art 3

Se réapproprier nos racines

Ktahkomiq, Ondinnok

1876, la Loi sur les Indiens. S'en suivent les politiques d'assimilation et d'extinction culturelle du peuple autochtone. Née dans l'urgence de rapatrier un monde englouti, Ondinnok est la première compagnie théâtrale francophone amérindienne du Canada. Devenue complètement marginalisée, la culture autochtone est de moins en moins présente sur la scène montréalaise. La 3^e édition du Printemps autochtone d'Art, au caractère multidisciplinaire, veut démontrer l'existence même de leurs cultures.

C'est dans le quartier général d'Ondinnok, rue Parthenais, que nous avons rencontré Yves Sioui Durand et Catherine Joncas, codirecteurs artistiques de la compagnie, accompagnés d'Amélie Girard, directrice de production, et de Dave Jenniss, futur directeur artistique. Yves Sioui Durand, un homme au charisme plus grand que nature, riche de son histoire et de celles des peuples autochtones, nous transporte dans les coulisses d'un théâtre contemporain.

Qu'est que le Printemps autochtone d'Art 3 ?

YVES SIOUI : Vous remarquerez que nous ne disons pas Printemps d'art autochtone, mais Printemps autochtone d'Art, parce que nous ne parlons pas de l'art autochtone, mais des autochtones qui définissent l'art. Nous énonçons donc un art que l'on définit comme étant le nôtre et non comme une simple participation à l'art. La raison d'être de tout ça est que nous étions complètement marginalisés à Montréal.

À partir de 2013, on s'est dit qu'il fallait faire quelque chose, pour que les gens puissent constater qu'il existe plusieurs formes d'art autochtone. On a commencé avec la complicité de la Maison de la culture Frontenac. C'est drôle, parce qu'à son époque, il [Louis de Buade, comte de Frontenac] parlait par la bouche de ses canons. Il est devenu notre ami (rires). Cette complicité a duré le temps de deux éditions, en 2013 et 2015. Le public a beaucoup aimé ça.

La Maison de la culture Frontenac est située dans un quartier populaire. C'était extraordinaire pour nous de rencontrer les gens qui y vivent. Ça leur a permis de découvrir notre existence, l'art autochtone, et de s'en rapprocher. On fait un effort majeur pour rejoindre les gens des différentes communautés culturelles de Montréal et les plus jeunes parce qu'ils constitueront bientôt la majorité. Ça ne sera pas long. Alors c'est important qu'ils connaissent la véritable Histoire.

AMÉLIE : Au-delà des communautés culturelles, les Québécois ne connaissent pas non plus très bien l'écriture autochtone, malheureusement. Alors faire l'effort avec les quartiers, de rencontrer les populations, les organismes, c'est essentiel.

Que nous réserve la 3^e édition du Printemps autochtone d'Art ?

YVES SIOUI : Il y a plusieurs volets dans notre programmation, plusieurs intentions derrière chacun d'eux et des démarches extrêmement intimes et profondes. Notre but est de convier le public à une rencontre. On pose des actions dans la société qui sont ►

extrêmement significatives pour répondre à l'appel à la réconciliation et à des efforts de réparation.

YVES SIOUI : Mon projet s'appelle *Cinq minutes pour que je te dise*. Je suis allé voir des compagnies de théâtre, des lieux, puis je leur ai proposé d'accueillir un artiste autochtone de toutes disciplines en lever de rideau, avant leur représentation principale, pendant cinq minutes. C'est un symbole. Dire que les Autochtones étaient là avant. Je voulais que les artistes viennent s'exprimer. Pour les théâtres qui nous accueillent, c'est aussi un acte de réparation. Sur 13 invitations, ceux qui ont acceptés notre proposition sont : le Théâtre de Quat'Sous, le Théâtre du Rideau vert, l'Usine C, Espace Libre, l'Agora de la danse, Tangente, le Théâtre Prospero, Aux Écuries et la Place des Arts. C'est une action de l'ordre du partage avec le public. Prends cinq minutes pour m'écouter !

DAVE : Les projets sont tous très personnels et nous ramènent à l'identité et à la langue. Mon spectacle *Ktahkomiq*, qui veut dire « territoire » en langue malécite, est parti d'une de mes propres questions : si je parlais ma langue d'origine, est-ce que je me sentirais plus Malécite ou plus Autochtone ? Pendant ce cheminement, je suis allé au Nouveau-Brunswick rencontrer un elder (un ancien) pour apprendre la langue. Puis, le projet a un peu bifurqué. Je voulais alors apporter quelque chose d'autre, du mouvement, de la danse, discipline à laquelle je n'avais jamais touchée. J'ai fait la connaissance d'une danseuse contemporaine malécite du nom d'Ivanie Aubin-Malo. Avec elle, j'ai découvert que nos deux familles, les Aubin et les Jenniss, étaient en conflit. Nous avons alors décidé de nous réconcilier et d'y aller de cette guérison sur scène, par la langue. Ça, c'est le noyau du spectacle.

YVES SIOUI : Le troisième projet, c'est un projet de théâtre musical qui s'appelle *Wampum-Kaionn'i*. Les wampums sont des ceintures de perles offertes à l'époque du « contact », par tous les peuples



Ktahkomiq, Ondinnok

PHOTO : COURTOISE

Ondinnok n'est pas une compagnie théâtrale ordinaire. C'est grâce à sa capacité de résilience et d'adaptation qu'elle rejoint les communautés culturelles autochtones et montréalaises de tout âge et de toutes origines. Par ailleurs, et comme l'explique Dave Jenniss, le futur directeur artistique, « la figure de l'enfant est très importante : elle est notre avenir à tous, peu importe nos origines. » C'est la raison pour laquelle la prochaine création d'Ondinnok sera une œuvre destinée au jeune public, le futur public d'Ondinnok.

PHOTO : COURTOISE

El buen vestir, Tlakentli et Laetitia Techer



EXTRA

Découvrez le contenu complémentaire sur itineraire.ca/extra

autochtones. Elles servaient à sceller les traités avec les Européens. En même temps, les wampums servent aussi aux condoléances. C'est une vieille, vieille tradition iroquoise reprise et partagée par les autres peuples autochtones. Dans la culture autochtone traditionnelle et archaïque, tout était scellé par la parole. Donner sa parole était sacré, un acte majeur. C'était de la diplomatie, le lien qu'on établit quand on passe un traité, lorsque l'on crée un lien d'amitié, une alliance. C'est ça le *Kaionn'i* que nous allons faire, le quartette de jazz *Kawandak* et moi, sur des textes que j'ai choisis et écrits.

Le premier wampum est celui donné à l'orée du bois. Les gens arrivaient par la forêt, s'associaient, allumaient un feu et chantaient. Le premier wampum servait alors à nettoyer les yeux pour mieux considérer les souffrances. Le deuxième wampum servait à nettoyer la gorge, le troisième à nettoyer les oreilles. Il y en a 15 comme ça. Nous n'en faisons que quatre pour amener les gens à comprendre ce qu'il s'est véritablement joué dans la chair et l'âme de mon peuple.

Quelle place occupez-vous dans le cadre du 375^e de Montréal ?

YVES SIOUI : L'histoire du Canada n'est pas nécessairement la nôtre. C'est une histoire qui nous est racontée, dans laquelle on joue un mauvais rôle. On est de mauvais Indiens.

On a pris comme parti de se dissocier complètement du 375^e pour des raisons évidentes. Pour nous, le 375^e n'a pas de sens sur le plan historique. Et quand on y est associé, c'est sur le plan quasi folklorique ou de la déculpabilisation. On va prendre quelques vedettes, on va les mettre là, pis ça va faire la job !

Continuance, Stephen Lang



Printemps autochtone d'Art 3 (PAA3)

26 avril au 22 juin, à Tio'tia:ke territoire Kanien'kehá:ka (Mohawk) non cédé, aussi connu sous le nom de Montréal.

- ☉ **Levers de rideaux** - *Cinq minutes pour que je te dise*
1^{er} au 30 avril 2017 dans plusieurs salles de Montréal
- ☉ **Tehatikonhsatatie** - *Pour celles et ceux qui nous suivront*
26 avril au 3 juin 2017
Maison de la culture Frontenac
- ☉ **Spectacle** *El buen vestir - Tlakentli*
10 au 12 mai - Monument-National,
Quartier des spectacles
17 et 18 mai - Maison de la culture Frontenac
- ☉ **L'État des lieux sur les arts autochtones du Québec**
17 et 18 mai 2017 - Agora Hydro-Québec
du Cœur des sciences
- ☉ **Soirée de courts métrages de cinéastes autochtones**
Mercredi 3 mai - Maison de la culture Frontenac
- ☉ **Spectacle de clôture** - *Wampum-kaionn'i*
22 juin - 5^e salle de la Place des Arts

Wampum-Kaionn'i, Martine Doyon



Moi j'ai vécu le 350^e, le 400^e de Québec et le 450^e de l'arrivée de Jacques Cartier. On n'a jamais véritablement été consulté, ou intégré comme autochtone, au sein du processus de mise en marché de ces célébrations.

Mais, sur le plan de la réalité, il faut se rappeler l'histoire. Ville-Marie, Montréal, Hochelaga. En 1642, c'est sieur de Maisonneuve et une secte religieuse qui vient s'implanter dans Montréal, dans le but de convertir les sauvages que nous étions.

Dès 1643, il y aura une résistance. Montréal va être attaquée, jusqu'au massacre de Lachine. Jusqu'à ce jour, on reconnaît Montréal comme étant un territoire non cédé Mohawk. Le maire aussi le reconnaît. C'est l'histoire. C'est une installation illégale dès le point de départ. C'est un projet complètement religieux, utopique, comme plusieurs autres en Amérique.

La Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones a-t-elle changé quelque chose pour vous et votre mission ?

YVES SIOUI : La déclaration n'était pas reconnue par le gouvernement en place de l'époque, celui d'Harper. Il a fallu attendre l'arrivée de Justin Trudeau, et encore là, il l'a reconnue, mais ne peut pas l'appliquer. Les recommandations viennent avec des droits, des actions qui doivent l'être. C'est extrêmement complexe parce qu'on touche à la Constitution du Canada. Historiquement, depuis la Constitution « rapatriée » par Pierre Trudeau en 1982, tous les jugements de la Cour suprême, tous, 100 %, ont été contre la Couronne. Que ce soit pour les revendications territoriales des Autochtones ou lorsque l'on est allé en cour contre le Canada, on a gagné à chaque fois. Donc, la loi de départ, la Loi sur les Indiens, est discriminatoire. Au Canada, on est incapable de changer la Constitution pour intégrer les peuples autochtones comme peuples fondateurs, comme citoyens, à part égale avec les autres citoyens du Canada. Le Canada est, sur le plan juridique et constitutionnel, illégitime !

AMÉLIE : Depuis toujours, les spéculations, les mines, les conditions autochtones, etc. touchent les citoyens quand ils se font voler leurs terres, quand ils se font exproprier, quand Malartic se fait enlever le sol sous ses pieds. C'est la même dynamique. La Constitution ne fait pas plus de discrimination envers les premiers peuples qu'envers les gens de Forillon, qui n'ont pas plus de recours que nous. Mais les Autochtones ont gardé cet attachement à leurs terres, à leurs valeurs, encore plus vivant que les autres.

Le 9 mars dernier, vous avez reçu le Prix du Gouverneur général pour les arts du spectacle (PGAAS) du Canada. Quelle signification donnez-vous à cette haute distinction ?

YVES SIOUI : C'est important pour moi. Ça peut donner espoir aux plus jeunes, aux artistes actuels. En même temps, c'est une reconnaissance. C'est la plus haute distinction au Canada. À l'échelle du pays, c'est très important pour tous les artistes autochtones, surtout pour sa signification. Je suis le sixième artiste autochtone au Canada à recevoir le Prix du Gouverneur général. Au Québec je suis le deuxième. C'est important pour les Indiens du Québec, parce que dans le monde anglophone canadien, on passe souvent en dessous parce qu'on est francophone. Comme si l'on ne faisait pas partie de la famille. Ça va peut-être aider à déjouer la schizophrénie des deux langues officielles. Ça va peut-être me donner plus d'autorité quand je dis des choses. C'est vraiment une reconnaissance de ma démarche artistique, qui est particulière, pour tout ce que j'ai fait, ancré vers une quête des origines. On reconnaît l'œuvre d'un artiste. Dans ce sens-là, je suis très honoré. J'accueille ça avec respect. ■



ENTREVUE

PAR LUCETTE BÉLANGER
CAMELOT MÉTRO PIE-IX



PHOTO : PHI

Réalité virtuelle

Un futur à notre portée

Osman Zeki est un créateur numérique multidisciplinaire. Il a également été développeur technique du court métrage *Le photographe inconnu*, sélectionné comme meilleure expérience immersive pour les Canadian Screen Awards 2017. Quant à Lucette, elle est camelot depuis plus d'un an et s'est adonnée à la réalité virtuelle dans le cadre de l'installation permanente 100 % Animation au Jardin de réalité virtuelle du Centre Phi. La rencontre entre Osman et Lucette est l'occasion de faire le point sur cette nouvelle technologie (VR pour les habitués) et de plonger dans un futur à notre portée.

Qu'est-ce que la réalité virtuelle ?

La réalité virtuelle (VR) est un produit purement technique. Il s'agit d'avoir un casque sur la tête qui traque sa position dans l'espace et qui reproduit, en quelque sorte, ce que l'on verrait si l'on était dans un autre monde. On nous met dans les yeux d'un personnage virtuel et le mouvement de notre corps est reproduit dans l'environnement.

Quelle est la différence entre la réalité virtuelle et la réalité augmentée ?

Avec la réalité virtuelle, on se sent isolé du monde réel. Une déconnexion profonde se produit et on oublie qui l'on est, où l'on est.

Tandis qu'avec la réalité augmentée, on garde une vue sur le monde réel, sans être en complète immersion dans un autre monde. L'idée est de superposer des objets à un environnement qui existe. Par exemple, on pourrait poser une pomme virtuelle sur une table réelle et interagir. Il y a aussi la réalité mixte. C'est un mélange entre la VR et la réalité augmentée. Ce n'est pas encore disponible, mais on n'en est pas loin.

La force de la réalité virtuelle est aussi sa faiblesse. Avec la VR, on évolue seul dans notre expérience. Là où la réalité mixte est intéressante, c'est qu'elle permet de faire des expériences de réalité virtuelle collaboratives. Je pense que l'industrie s'accorde sur le fait que la réalité mixte a plus de potentiel que la réalité virtuelle. À mon avis, plus d'expériences se feront avec la réalité mixte. Mais la VR est un tremplin suffisamment important pour rester. Intuitivement, je dirais que la réalité augmentée tend à disparaître.

Avez-vous des exemples de réalité augmentée connus ?

Le Pokémon Go est l'exemple le plus connu. Dans les rues, on peut voir un Pokémon se promener et essayer de le capturer. Il suffit de lever la caméra de son téléphone devant ses yeux. Un autre exemple : les vidéos de visites guidées historiques. Si on filme un immeuble historique avec son téléphone, le logiciel comprend ce que l'on

PHOTO : OSMAN ZEKI

EXTRA

Découvrez le contenu
complémentaire sur
itineraire.ca/extra

Un temps nouveau

regarde et vient ajouter des éléments interactifs par-dessus ce que l'on voit par la caméra pour le visualiser tel qu'il était il y a 100 ans. On prend toujours la réalité comme canevas. La réalité augmentée est un domaine très large, mais le principe est toujours le même : on ajoute toujours un élément numérique qui rehausse la réalité.

Depuis combien de temps existe la réalité virtuelle ?

La réalité virtuelle existe depuis près de 20 ans, mais à l'époque, l'expérience a échoué, car la technologie n'était pas prête, l'équipement était trop lourd, etc. Il y a encore beaucoup de contraintes pour rendre les expériences en VR accessibles à tous. Le prix est encore prohibitif et l'équipement très complexe, mais c'est de plus en plus accessible. On constate une renaissance de la réalité virtuelle, une explosion de la quantité d'expériences dont le centre nerveux est le secteur du jeu vidéo. De manière secondaire, beaucoup de personnes cherchent à utiliser ce médium pour des formes différentes, par exemple artistiques, comme le fait Björk dans ses spectacles. La réalité virtuelle est aussi intéressante pour se mettre à la place de quelqu'un d'autre, comprendre ce qu'il vit et éveiller l'empathie, par exemple dans le cadre de la santé mentale. C'est un outil très généraliste. Différents secteurs peuvent se l'approprier. À mes yeux, l'usage de la VR semble infini.

Peut-on devenir accro à la VR ?

Les gens peuvent devenir accros à tout. La sensibilité à être accro à quelque chose est très subjective à mes yeux. Mais je ne pense pas que ce médium engendre ça. Par contre si la VR devenait une échappatoire... Mais on n'en est pas là. Puis, il n'est pas encore possible de solliciter tous les sens. Pour l'instant, et avec précision, seules l'ouïe et la vue sont mobilisées. Ça va se développer. Et peut-être que lorsque l'on aura une connexion nerveuse, un peu comme on se connecte à un port USB, on pourra parler de risque de dépendance. Black Mirror, une série télévisée, y fait d'ailleurs allusion. La société évolue de manière exponentielle. Si on regarde celle de la technologie à l'heure actuelle, on peut s'imaginer que dans cinq ou dix ans, on sera capable d'aller chercher les sens manquants pour faire de la VR une expérience complète. Le sujet de la dépendance sera alors plus important.

Comment voyez-vous Montréal dans le développement de la VR ?

Montréal est l'un des plus importants centres technologiques dans le monde et en intelligence artificielle, le plus important. Le contexte artistique, économique, éducatif et technique de Montréal donne l'impression que tous les éléments sont réunis pour en faire un lieu central de la VR. Le Centre Phi, la SAT (Société des arts technologiques) et les compagnies de jeux vidéo développent la réalité virtuelle aujourd'hui, et il y en a sûrement d'autres. Je pense que chaque personne qui souhaite développer quelque chose en VR peut le faire ici. ■

La réalité virtuelle c'est déjà le début d'un futur avenir. J'ai visité le Jardin de la réalité virtuelle au Centre Phi, une exposition permanente et gratuite. Gratuite ? Parce qu'une personne généreuse a entièrement financé le Centre Phi pour sauver l'édifice d'une transformation en condo. J'ai eu la chance de visionner quatre films d'animation d'environ sept minutes chacun. Ça a été une fantastique expérience.

Lorsque l'on arrive au Centre Phi, on n'a pas l'impression d'être dans un centre culturel. Ni celle de vivre une expérience de réalité virtuelle. Ça ressemble à l'entrée d'un chic centre commercial à cause d'une boutique de créateurs de mode située à l'entrée. Un grand escalier conduit à l'étage du Jardin de réalité virtuelle. Une guide m'a alors expliqué comment ça allait se passer. Confortablement assise, on m'a installé un casque devant les yeux pour démarrer l'expérience.

Quand on commence le visionnement en réalité virtuelle, on se sent comme un explorateur. Je savais que la réalité virtuelle était en trois dimensions, je m'attendais à voir de nouvelles choses, mais j'ai été surprise que ce soit si bien fait. J'étais soit actrice, soit observatrice, mais « à l'intérieur » des animations. C'était un autre monde ! Des étoiles qui bougeaient dans toutes les directions, un robot géant, un paysage survolé par des oiseaux, une planète imaginaire au milieu d'une galaxie. Par ailleurs, le Centre Phi propose d'autres genres de projection en VR.

Mon expérience m'a donné l'impression de pouvoir avancer dans un tunnel à l'infini. C'était comme un voyage. Comme se promener dans l'Univers. J'avais l'impression d'entrer dans l'image, d'y être physiquement. J'ai ressenti la même liberté que lorsque je rêve.

Puis, j'étais un oiseau ! Je volais au-dessus de Paris et de la Tour Eiffel, au-dessus des arbres et des édifices. Pour mieux planer, je pouvais me diriger avec ma tête. J'avais une sensation de liberté totale. Ça m'a procuré du bonheur.

J'aimerais avoir accès à la réalité virtuelle chez moi. Ça me permettrait de la partager et d'en faire profiter le plus de gens possible pour qu'ils puissent eux aussi vivre cette expérience unique. Tout le monde aimerait ça ! Par contre, ce qui serait négatif si j'avais accès à cette technologie à volonté et si je pouvais visionner un monde merveilleux plein d'amour, sans conflits, bref, une sorte de paradis terrestre, c'est qu'enlever mon casque m'enlèverait par là même toutes mes illusions.

**Centre Phi**

407, rue Saint-Pierre, Montréal

Jardin de réalité virtuelle, exposition permanente

514 844-7474 • phi-centre.com



VIE DE QUARTIER

PAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

Promenade dans l'arrondissement Saint-Laurent

Je vis depuis presque 10 ans dans l'un des plus grands arrondissements de Montréal : Saint-Laurent. En 1650, Jean Descaries, l'un des premiers colons installés sur l'île au XVII^e siècle, reçoit des mains du sieur de Maisonneuve 31 arpents (12 hectares) de terrain. À sa mort en 1687, ses trois fils héritent des terres et en poursuivent le défrichage le long de la Côte Saint-Michel, la future Côte Saint-Laurent actuelle avenue Sainte-Croix. C'est en 1702 que le village de Saint-Laurent construit sa première chapelle, signe de sa fondation.

Le Cégep de Saint-Laurent

En 1847, Saint-Laurent se dote d'un établissement d'enseignement. Fondé par les membres de la Congrégation de Sainte-Croix, il compte d'abord 30 étudiants. Au début, il était appelé Académie industrielle, puis en 1861, il devient le Collège Saint-Laurent et propose les cours classiques. Au fil du temps, de plus en plus d'ailes et de sections sont construites : salle de spectacle, centre sportif, piscine de taille olympique, bibliothèque, résidences pour étudiants. On y présentait des spectacles, des cérémonies et des conférences dans l'amphithéâtre, fierté de la communauté. En 1968, il devient le Cégep Saint-Laurent, un établissement offrant différents programmes et reconnu pour ses formations en art.



Musée des maîtres et artisans du Québec

En 1962, Gérard Lavallée, professeur d'arts plastiques, fonde une galerie d'art à l'intérieur du collège de Saint-Laurent. Nommée *Nova et vetera* dont le nom signifie « réalités anciennes et nouvelles », elle avait pour objet de sensibiliser la jeunesse aux arts et au patrimoine. En 1972, on la rebaptise Galerie d'art Kébec et en 1975 elle prend place dans la chapelle de l'ancienne église St-Andrew and St-Paul, érigée en 1867 sur le boulevard Dorchester à Montréal. Au début des années 30, cette dernière est déconstruite et transportée pierre par pierre sur le terrain du Cégep Saint-Laurent afin de faire place à la gare Centrale. Ce lieu accueille des concerts, des enregistrements, ainsi que plusieurs événements d'envergure. La galerie d'art devient officiellement le Musée d'art de Saint-Laurent en 1976 et sera rebaptisée Musée des maîtres et artisans du Québec en janvier 2003.





Collège Vanier

En 1992, j'ai suivi un cours de dessin assisté par ordinateur pendant six mois au Collège Vanier. J'appréciais beaucoup l'espace extérieur, en face du collège pendant les périodes de dîner, l'été. Tous les étudiants profitent alors du soleil qui plombe sur l'avenue Sainte-Croix. L'histoire du collège Vanier commence en 1847. Des sœurs Marianistes sont alors envoyées dans le petit village Saint-Laurent pour fonder une école pour jeunes femmes à l'emplacement actuel du bâtiment E du collège. Cette école se transforme par la suite en deux institutions plus grandes : le pensionnat Notre-Dame-des-Anges et le Collège Basile-Moreau, fermés en 1967 et 1968. Deux ans plus tard, le Cégep Vanier ouvre officiellement ses portes.

Quartier Bois-Franc

Le quartier Bois-Franc est né de l'abandon du petit aéroport de Cartierville qui a laissé vacant un terrain de 20 millions de pieds carrés. En 1988, Bombardier Immobilier propose un projet de développement résidentiel à la Ville de Saint-Laurent inspiré d'un nouveau concept, le *New Urbanism*. Ce concept a entre autres permis la revitalisation du Vieux-Boston et du Vieux-Philadelphie en se basant sur l'urbanisme de vieux quartiers. Le but était alors de mettre en valeur le patrimoine immobilier de Bombardier en offrant aux résidents la présence d'espaces verts grâce à la plantation de 20 000 arbres et la présence de nombreux plans d'eau, tout en gardant une proximité avec le centre de Montréal. Le projet a été inauguré le 6 mars 1993.



Les bibliothèques

La Bibliothèque du Boisé est stratégiquement située dans un secteur central de l'arrondissement de Saint-Laurent, à l'entrée du Boisé des Bois-Francis proche du parc Marcel-Laurin. Ses visiteurs peuvent profiter de parcours intérieurs et extérieurs, pédestres et cyclables. Le nouvel édifice abrite aussi le centre d'exposition Lethbridge et la réserve muséale du Musée des maîtres et artisans du Québec. Quant à la Bibliothèque du Vieux-Saint-Laurent, elle a bénéficié en 1990 d'un nouvel aménagement paysager. L'œuvre intitulée *Caillou* du sculpteur Charles Daudelin (1920-2001) s'expose à l'entrée de la bibliothèque. Sa forme rappelle celle d'un œuf ou d'un caillou usé par le temps. Récipiendaire du prix Paul-Émile-Borduas en 1985, il est reconnu comme un pionnier québécois de la sculpture abstraite et de l'art intégré à l'architecture.

PHOTO: WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS



L'usine de Bombardier

Récemment rénovée, l'usine de Bombardier de l'arrondissement produit des composantes d'avions. C'est en 1986 qu'elle s'installe après l'acquisition de l'entreprise Canadair, importante industrie aéronautique de Saint-Laurent. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'usine employait 8000 à 10 000 ouvriers. Aujourd'hui, le site Bombardier de Saint-Laurent emploie plus de 3000 personnes et représente la plus vaste de ses installations dans la région de Montréal.





BD

PAR ISABELLE RAYMOND
CAMELOT MÉTRO VERDUN

Ce qui m'a aidée
à vaincre
mes peurs

AVANT D'ÊTRE
À L'ITINÉRAIRE
J'AVAIS PEUR DE
DERANGER LE
MONDE ET JE
N'ALLAIS PAS
VERS LES AUTRES



AU CAFÉ
DE L'ITINÉRAIRE,
JE ME SUIS FAIT
PLEIN D'AMIC(E)S.
ILS SONT PLUS QUE
DES COLLÈGUES
POUR MOI. JE LES
ADORE!



EN ÉCRIVANT DANS
LE MAGAZINE, ÇA
ME MOTIVE ENCORE
PLUS À LE VENDRE.
MES CLIENT(E)S
M'APPRECIENT
ET ÇA REMONTE
MA CONFIANCE
EN MOI



YZA



Publishing four books

Since April 29, 2011, I started publishing books. My first book, called *My Impressions of Greece*, sold 607 copies. It took two and a half years to complete it and it's a classic. It talks about every visit I made to Greece seeing family members, enjoying the beaches, food and healthy weather.

My second book called *Experiencing the Atwater Market* sold 279 copies. It's a contemporary book that I thought of writing and it took about two years to release it on August 19, 2013. After working in the Atwater Market for several years I have met different people and seen what's going on there.

My third book is called *Enjoying the Game of Hockey* and has sold 129 copies. Hockey is my favourite sport and I have some good memories. It took me 15 months to complete this book and released it on December 15, 2014.

My fourth book called *Trips are Fun* took me 11 months to complete and I started selling it on March 17, 2016. I made some unforgettable trips to the eastern part of Canada and the United States. This book has sold faster than the third book reaching 158 copies.

In mid-November it was the first time I brought all four books at the same time at the Atwater Market. I sold 24 books in six weeks, but later on in January, I only sold one. There's patience and responsibility needed in order to do this. Every time a book of mine was released, Andrew, one of my customers, was always the first one to buy it. I've also signed some of them when people asked me to. I feel proud to have been involved with such informative and truthful projects.

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER



1 fois 5

En 1976, quand le Parti québécois est entré, ils ont décidé de fêter la Saint-Jean-Baptiste sur la montagne avec tous les artistes québécois : Jean-Pierre Ferland, Robert Charlebois, Louise Forestier, Yvon Deschamps, Gilles Vigneault, Lise Payette. Les Cinq Mousquetaires partageaient le spectacle. Ils ont décidé de faire cela au Lac-aux-Castors.

C'était comme Woodstock mais à Montréal. Tout le monde s'amusaient du lever du jour jusqu'à la tombée de la nuit, on campait partout. La foule était immense. Il y avait pas mal de *Peace and Love*, de pot et de hash. Les personnes se baignaient dans le Lac-aux-Castors puisqu'il faisait très chaud. On buvait de la bière, il y avait un feu de camp. C'était vraiment une bonne Saint-Jean-Baptiste.

Cela avait duré trois jours à peu près. C'était comme si on avait fêté la montagne du Mont-Royal. Je trouve qu'aujourd'hui, ce n'est plus pareil. Vers 23 h, ils mettent déjà les gens dehors. Dans mon temps, c'était l'époque des chanteurs québécois. C'était une très belle époque. Il n'y avait pas de violence. Tout le monde se passait le joint et jouait de la guitare ou du tam-tam. C'est un beau souvenir à se rappeler pour le 350^e anniversaire de Montréal. Je m'en souviendrai tout le temps.

MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
ET THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



MOTS DE CAMELOTS

Angoissée

Angoissée, je le suis. Un petit craquement me fait bondir le cœur, comme si j'avais été témoin d'un double meurtre. Époumonée de tous les cris de femmes révoltées s'entremêlant dans mon thorax, je suis muette. Ma voix, faisant des ronds de fumée avec ses dernières volontés, essaie de crier... tout ce qui en ressort est un gros crachat de désespoir.

J'ai mal, une boule de sanglots s'entortille à travers moi, cherchant la sortie de secours. Mon soupir devient soudainement saccadé, comme le bruit d'une vieille caravane sur le chemin du désert. Donnez-moi de l'héroïne, de la coke, du speed ou un *juicy*, ce sera certes plus facile à vivre que ce grand vide qui séjourne en moi. Minuit et mes sentiments sont comme une horloge dérégulée, qu'on aurait laissée tomber dans le fond d'un puits très sombre en plein milieu de l'Afrique du Sud. Mon deuil, je le vis tel un verre d'eau glacé en plein visage !

Déchirée entre la fuite, la haine, le pardon et l'oubli, mes idées ne savent plus où donner de la tête. Transpercée de nouveau, marchant sur un pont en déséquilibre tout près de la dérive, je ne suis pas équipée pour traverser la rivière. Par chance qu'il y a ces fameux Ferrero Rocher pour me redonner une dose de réconfort.

Ma respiration, le sang qui coule dans mes veines, ma repousse de cheveux, mes ongles trop longs, mes cinq sens. La brise qui redresse les poils sur ma peau, l'être mouvant qui me construit, mon âme, l'amour, mon instinct... La crise va bientôt me rattraper, je dois conserver le peu de lucidité qui meuble mon esprit pour m'accrocher à la vie, car je le constate par mon organisme imaginé par le Créateur : je suis un miracle !

CINDY ROSE
BÉNÉVOLE MÉTRO PEEL





DÉTENTE

10 RA RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

HORIZONTALEMENT

- Qui conjure un malheur.
- Étoufferons.
- Coiffure triangulaire. - Choiesies.
- Lisière. - Lettre grecque. - Période d'activité sexuelle.
- Labourer. - Perdu.
- Cheminera. - Apprentis bouchers.
- Manteau de pluie. - Arrivées.
- Fini. - Colora. - À moi.
- Agent secret français. - Crie, en parlant du cerf. - Combat.
- Sis. - Enlace.

VERTICALEMENT

- Qualifie d'anciennes écritures égyptiennes.
- Allonger. - Pronom.
- Crèveraient.
- Ricanements.
- Aire de vent. - Groupe puissant et étendu.
- Chiffres romains. - Oraisons.
- Mesures agraires. - Classe.
- Propriétaire d'un hôtel.
- Organisation internationale. - Organe qui produit les gamètes.
- Iséroise. - Our.
- Semer dans une terre déjà ensemencée.
- Roulé. - Règle. - Malpropre.

Modératrices		Satellites		Certificats		Enlève les planches	
Nettoyage		Adjectif démonstratif		Note		Altèrent	
Global							
Déplace							
				Lettre grecque			
				Docteurs de la loi musulmane			
Musique		Acide					
		As					
				Lambin			
				Transforma en ions			
Ville d'Italie							
Bruit de moteur							
					Gamin de Paris	Supports	Greffé
Agent des impôts		Tresse					
		Fessier					
Possédés							
Convertit à l'islam				Coupelle			

JEUX DE MOTS

josecardinala1@yahoo.ca
Solutions dans le prochain numéro

Amusez-vous bien !



JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTEUR

M	R	R	E
H	A	T	E
R	U	G	I
P	A	L	I
P	O	E	A
U	A	N	A
U	T	I	L
A	M	I	S
A	G	I	T
E	T	E	R
U	S	E	R

SOLUTIONS DU 1^{er} avril 2017

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	C	A	L	A	M	I	S	T	R	E	E
2	A	B	U	S	E	R	A	I	E	N	T
3	N	S	T	R	I	B	A	L	R	U	
4	A	I	S	E	S	O	R	I	T	E	S
5	L	D	R	I	O	T	E	R	A		A
6	I	I	I	N	A	S	A	L	E	S	
7	C	O	D	O	N	S					A
8	U	L	E	M	A		T	R	A	I	R
9	L	E	S	I	N	A	I		I	R	A
10	E	S		S	A	U	R		L	E	S

JEU DE CHIFFRES

DIFFICILE



2	7	4		8		3		5
9			4					
	8			3		6		
		8					2	
			8			9		
					1		3	
1		6	7	5				3
		5		9	2			8
8					3			6

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro



SOLUTIONS DU 1^{er} avril 2017

JEU DE CHIFFRES

2	6	9	1	5	7	4	3	8
4	8	3	6	2	9	1	7	5
5	1	7	8	3	4	6	9	2
6	5	8	4	1	3	7	2	9
3	4	1	7	9	2	5	8	6
7	9	2	5	8	6	3	4	1
9	7	6	2	4	5	8	1	3
8	3	4	9	6	1	2	5	7
1	2	5	3	7	8	9	6	4

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



À PROPOS...

DE L'ANGOISSE

Le sourire est la grimace de la jeunesse, de même que la grimace est le sourire de la vieillesse.

Adolphe d'Houdetot

L'angoisse a le même nom que la vie, elle s'appelle Reviens.

Camille Laurens

Créer c'est utiliser l'angoisse, non point la guérir : tout ce qui guérit l'angoisse ressemble à la mort.

Maurice Chapelan

Le renoncement est la conséquence de l'angoisse inspirée par l'autorité.

Sigmund Freud

L'embarras est l'angoisse du choix.

Albert Brie

Une angoisse teintée de faiblesse prépare mal deux êtres à la vie en commun.

Jean-Claude Clari

L'angoisse révèle à l'homme sa solitude, et par là-même sa liberté et sa dignité d'homme.

Michel Tournier

Toute peur d'ambition, qu'elle soit spirituelle ou matérielle, engendre l'angoisse.

Jiddu Krishnamurti

Ce qui motive notre angoisse, c'est notre capacité à nous projeter dans le temps.

Bernard Werber

Mieux vaut être illettré, mais heureux et vivre une vie de plénitude, que d'être savant, bien placé dans la société, mais triste, inquiet, angoissé.

Aïvanhov Omraam Mikhaël

L'angoisse nous fait découvrir Dieu et nous fait l'aimer.

Miguel de Unamuno

L'anxieux, lorsqu'il éprouve ne rien trouver pour nourrir son angoisse, a trouvé.

Louis Scutenaire

On ne meurt pas d'ennui, mais on peut mourir d'angoisse.

Ivan Tourgueniev





COUP DE CHAPEAU

Collectivement, nous travaillons à favoriser l'insertion socioprofessionnelle des jeunes!

LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL AU **CENTRE** DE NOS QUARTIERS

Zoom sur un partenaire qui fait la différence **Sentier Urbain**

Le projet de Quartier Nourricier, développé en collaboration avec la CDC Centre-Sud, le Carrefour alimentaire Centre-Sud, la Société écocitoyenne de Montréal et Sentier Urbain, est sorti de terre. Dans le cadre de ce tout nouveau projet, Sentier Urbain met son expertise de l'avant en coordonnant un plateau de travail pour des jeunes vivant en situation de précarité. Agriculture urbaine, protection de la biodiversité... cette production annuelle bien singulière offrira non seulement fruits et légumes à la communauté, mais aussi elle permettra aux apprentis d'expérimenter différentes facettes du métier d'horticulteur. Pierre angulaire du concept, la première serre communautaire multifonctionnelle à Montréal sera inaugurée sous peu dans un parc Walter-Stewart fraîchement rénové. Une belle histoire à suivre!

 sentierurbain.org

Suivez-les : 

Soyez les premiers informés

Abonnez-vous à l'infolettre de Ville-Marie : ville.montreal.qc.ca/villemarie





Montréal

et ses déplacements illimités dans 68 stations
de métro et 220 lignes de bus.



10\$

Titre un jour

18\$

Titre 3 jours

Tarifs sujets à changement sans préavis.